

LES JOURS,
POUR SERVIR
DE CORRECTIF
ET
DE SUPPLÉMENT
AUX
NUTES D'YOUNG.
PAR UN MOUSQUETAIRE NOIR.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus strepitumque Acherontis Avari.

VIRG. GEORG. L. II.

A L O N D R E S,

Et se trouve à Paris,

Chez VALADE, Lib. rue S. Jacques,
vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Et se vend à Avignon,

Chez JOSEPH ROBERTY, Libraire,
Imprimeur de la Ville.

M. D C C. L X X.

Avec Approbation & Privilege.

THE CORPUS

OF THE

UNIVERSITY

OF THE

STATE

OF

NEW YORK

1880

NEW YORK

1880

NEW YORK

1880

NEW YORK

1880

NEW YORK

1880

NEW YORK

1880

NEW YORK

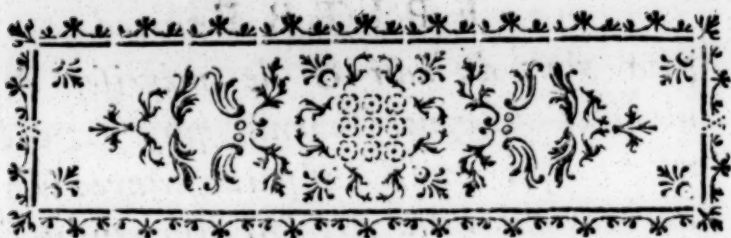
1880

NEW YORK

1880

NEW YORK

1880



ÉPITRE DÈDICATOIRE

A MONSIEUR

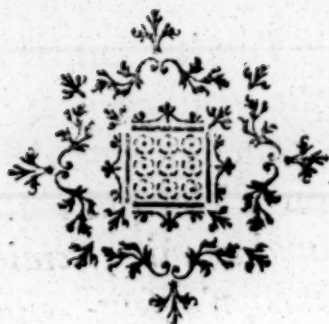
D E L. M. D.

E N M.

C'EST à l'amitié autant qu'à la Philosophie que j'adresse cet hommage : c'est à un jeune homme déjà tourmenté par des accès d'Younguisme. Mon ami , craignez l'anglomanie ; craignez que ses noires vapeurs n'obscurcissent enfin la sérénité de vos jours. Puisse cet écrit vous servir quelquefois de contre poison ; puisse-t-il vous réconcilier avec la Société dont vous êtes l'ornement , dont vous pourriez devenir les délices & sur laquelle vous acquérez chaque jour des droits si flatteurs par l'usage de vos talens. Ce seroit un malheur pour le monde s'il voyoit un ennemi dans son bienfaiteur-même ; c'en seroit un plus grand

E P I T R E

*pour vous de haïr & de mépriser des
hommes qui vous estiment , qui vous ché-
rissent , qui voudroient partager avec vous
un bien que votre Art fait leur rendre &
leur conserver , malgré leur intempérance
& leurs autres folies.*





L' A U R O R E.

AL'Enthoufiasme que le Public a montré pour les Nuits d'*Young*, je me fuis dit : ce Livre est à coup sûr ou très-bon ou très-mauvais. Mais après la lecture de cet ouvrage, j'ai dit : voilà un Livre où le bon & le mauvais, où le vrai & le faux, où le sublime, le trivial & le gigantesque offrent un ensemble gothique & monstrueux, digne en même tems & de *uv enal* & d'un *Der-viche*.

D'accord avec le Public sur le génie fier & brûlant, vaste & sublime de ce bisarre Ecrivain, j'admire autant qu'un autre, le sombre, le terrible, le majestueux d'une partie de ses tableaux. La richesse de certains détails me plaît ; la hardiesse & l'harmonie de plusieurs groupes m'étonnent, la marche rapide & brusque des idées, des erreurs & des

sentimens volcanisés de cet illustre misanthrope, ont fait sur mon ame l'impression la plus profonde ; impression que n'a jamais produit la lecture d'aucun Ecrivain François. *Young* nous entraîne avec lui dans l'horreur des monumens funebres, nous force à mêler nos soupirs à ses sanglots, à grossir de nos pleurs le torrent des calamités humaines. L'embrasement général de l'Univers allumé par son génie, se communique, en quelque sorte, à nos sens, qui croient tout-à-coup entendre les cris de la nature expirante & l'épouvantable craquement des mondes croulans pêle-mêle dans l'horreur du cahos : sans être infâmes ni cruels ; nous avons joui des tourmens & des blasphêmes qu'arrachent les flammes & le remord aux scélérats justement précipités dans l'abîme du désespoir. Jamais nos Bofuets ne tonnerent aussi fortement dans le Sanctuaire. Jamais Héraclite ne pleura si amèrement & n'exposa dans un jour aussi lugubre les innombrables miseres du genre-humain. Ce Poëte accentue la douleur, comme Ovide & Catulle sou-

pirent la volupté. Il a su parer la tristesse & la mort des attraits de la beauté même ; & Milton n'auroit pu méconnoître dans son compatriote , un rival , peut-être même un maître , dans l'art de sentir & d'émouvoir.

Je dis plus : lorsqu'on voit un Génésiste , & qui plus est un Prêtre , s'écrier dans le langage des Dieux : » Soleil » universel , Astre infini , es-tu placé » au milieu des mondes comme un Soleil central qui les pénètre tous de ses rayons & les voit flotter dans les torrens de sa lumière ? Au delà du vaste anneau de Saturne , où des millions de terres comme la notre seroient perdues , je découvre un espace sans bornes , semé de sources enflammées. De plus *vastes globes que les nôtres* , couverts d'une autre espèce d'habitans , roulent dans des cercles plus grands , dans des routes plus étonnantes & par des mouvemens plus variés. Plus j'avance & moins j'approche dans les bornes de l'Univers. Envain , je m'enfonce dans l'espace , par-tout où j'arrive , des millions de

» Cieux m'environnent, &c. » A ces traits je ne puis me refuser aux sentimens d'un secret orgueil sur les progrès de la raison & de nos connoissances. Nul Ecrivain des derniers siècles, Milton lui-même n'a rien d'aussi hardiment pensé, & tout le gigantesque des imaginations poétiques n'approche point de ces prodigieuses, de ces immenses vérités.

Malgré ces merveilles, les Nuits d'*Young* me déplaisent. Soit qu'on regarde cet Ecrivain comme Peintre, ou qu'on l'envisage comme Moraliste, il paroît également éloigné du vrai. *Young* n'est grand que parce qu'on le perd de vue; ses pensées n'étonnent qu'à force d'être absurdes, & ses Elégies si touchantes, si sublimes, ne sont belles que par leur fausseté: réduisez leurs personnages aux proportions naturelles; ce qu'elles ont d'admirable s'évanouira.

Les Passions qui donnent le mouvement à ces Nuits, m'ont également déplu. Un Ecrivain toujours livré à la haine, au mépris, à la tristesse, aux transports

ports de la colere , excite plus ma pitié que mon estime , & c'est en quelque sorte à l'insçu de mon jugement qu'*Young* a surpris le tribut de mon admiration.

Sa Morale est encore plus répréhensible. Un homme qui s'efforce d'enlever à ses semblables les motifs qui les aidoient à être vertueux ; un homme qui , pour tout mobile des actions humaines , ne veut que l'espoir des biens célestes ; un homme qui nous fait un crime d'accomplir nos devoirs par d'autres motifs que ceux de l'Immortalité , est , à mon avis , un dangereux & pitoyable Moraliste.

Si le Public , séduit d'abord par les beautés répandues dans cet Ouvrage , se fût livré à l'enthousiasme du moment , la Philosophie n'eût point blâmé une illusion qu'elle a elle-même partagé avec la populace des Lecteurs. Mais l'estime aveugle , excessive & permanente dont le Public honore une doctrine pernicieuse , en éveillant les railleries & la satire de certains hommes , ont en même tems excité mon zele & mes réflexions.

Per-suadé qu'on ne sauroit trop multiplier les moyens de nous rendre heureux & justes, j'ai essayé d'arranger dans des points de vue différens, les matériaux dont le Livre des Nuits est formé. L'*Young* Anglais n'a vu le Plaisir qu'au delà des Nues; l'*Young* Français a cherché le Plaisir sous ses pas : la manie du Misantrope Insulaire s'efforce de découvrir le mal au sein du bonheur même; l'ambition de celui qui l'attaque, est de montrer le plaisir jusques dans les bras de la Mort. *Young* Anglais fait consister la Sagesse dans le mépris & la haine du Monde; *Young* Français, au contraire, ne voit dans l'amour du Monde, que sagesse, justice & reconnaissance : l'un est un fou qui voit tout en mal; l'autre est un fou d'une espèce opposée qui voit tout en bien. Il s'est placé dans cet extrême, afin que le Public, en prononçant contre tous deux, eût le plaisir de reprendre comme de lui-même, le milieu seul raisonnable entre des extrêmes.

L'Auteur a cru qu'il étoit d'ailleurs important de convaincre enfin l'Europe,

& sur-tout les Anglois , d'une vérité dont ils n'avoient que de foibles preuves , ou qu'ils avoient jusqu'alors affecté de méconnoître ; c'est que le sol de la France peut devenir aussi fertile que la Grande-Bretagne en Génies extraordinaires & en productions originales. Aujourd'hui que ma Nation est toute occupée à démontrer à l'Angleterre qui la méprise , sa haute estime & son profond respect ; aujourd'hui que rejetant notre goût de tout tems adopté par l'Europe , nous nous efforçons de copier à l'envi les Goûts , les Modes , les Singularités d'un Peuple (a) aussi barbare que policé , aussi bizarre que respectable ; j'espère qu'on me fera gré de mes efforts : j'espère que les grands Ecrivains Français concourront à seconder une entreprise de cette importance , & qu'à l'apparition de mes *Jours* , s'empressant à marcher sur mes traces ,

(a) Je ne blâme ici ni les Chapeaux ni les Bottes à l'Anglaise : on peut même dîner à l'Anglaise , sans que je trouve à redire à cette frugalité. Mais pourquoi pousser l'esclavage

les uns vont faire des *Soirées*, les autres des *Matinées*, plusieurs leurs *Méridiennes*, quelques-uns leurs *Semaines*, leurs *Mois*, leurs *Années*, &c. &c. &c. & qu'à la fin un génie viendra, qui, rassemblant tous ces volumes, s'efforcera d'en exprimer l'essence en faveur du Public, & donnera notre *Esprit* à la terre, en attendant le sien.

Je n'ai rien omis d'ailleurs, pour réunir les suffrages de mes concitoyens. Les grands ressorts de l'éloquence Pindarique ont déployé, sous ma main fortunée, leur plus puissante énergie. Les ô ! les ah ! les eh ! semés sur mes jours avec une fastueuse profusion, leur don-

jusqu'à mourir à l'Anglaise ? L'antique usage de nos Peres est donc bien ridicule. Quoique j'aie adopté les Eperons à l'Anglaise ; quoique j'aie même le courage d'applaudir à nos Dramas Anglais, il est fort douteux que je puisse sitôt m'asservir à la mode de m'affaïner philosophiquement, quelque universel que puisse devenir cet usage, quelque séduisant même que ne paroisse l'exemple de nos femmes Anglomanistes.

nent

nent un éclat auquel les yeux vulgaires s'habitueront difficilement.

Afin d'être mieux à la mode , j'ai eu le courage , malgré ma prédilection pour l'aménité , de donner la préférence à l'élocution Suisse. Les Prosopopées gigantesques , les Apostrophes grossièrement sublimes , les Mouvements convulsifs , ce ton noble & doux que nous avons si heureusement imité des Muletiers Allemands & des Bouchers Anglais , donnent à mes pensées un coloris , une harmonie , une véhémence dont les amateurs seront infiniment satisfaits.

Dans l'effervescence de la composition , il m'étoit échappé une faute énorme. Des gens de goût & des amis zélés m'ont fait observer que j'avois oublié d'enrichir mes *Jours* de notes critiques , politiques , & philosophico-historiques. L'impression de l'Ouvrage étoit déjà commencée , il n'étoit plus en mon pouvoir d'armer de notes les premiers discours : mais j'ai doublé mes efforts dans les derniers , pour dédommager le Public d'une omission si inconcevable , & pour laquelle l'Auteur demande grace ,

en faveur de sa jeunesse. Quelle maladresse dans ces (a) Anciens ? Pas une note dans leurs écrits : aussi les Plinè , les Xénophon , les Tacite , ne sont-ils plus lisibles.

Si quelqu'un murmuroit de ce que je n'ai fait que six *Jours* ; d'autres feront mon apologie , en se plaignant de ce que j'en ai fait jusqu'à six. Quelqu'un pourra se plaindre aussi des incorrections , des licences , du style libre & négligé de ce Livre : mais d'autres , non moins raisonnables , me reprocheront d'avoir trop soigné un Ouvrage destiné à périr avec celui dont il est l'occasion , & très-ennuyant d'ailleurs par sa nature.

Nul ne pourra se plaindre de mes sujets ; j'ose me flatter du contraire. La *Mort* n'aura plus d'horreurs pour qui saura se familiariser avec ma doctrine. L'*Amitié* fera sans épine , &

(a) Princes de la moderne Littérature , ne m'anathématisez point : ce n'est pas sur vous que tombent ces allusions ; mais tout au plus sur un Helvetius , un Thomas , un S. Lambert , un Monsieur Jean-Jacques , &c. &c. &c.

L'Amour sans orages , pour peu qu'on veuille faire usage de mes maximes. En relisant mon Traité sur la *Gloire* & la *Vertu* , il n'y a point de doute que tous les hommes deviendront illustres & vertueux. D'après mes observations sur la société , il est impossible que le *Monde* ne paroisse un Temple où tout est bien , où tout est au mieux , où tout est grand & de la plus sublime ordonnance. A l'égard de mon *Immortalité* , peut-être ne fera-t-elle point au premier coup d'œil , d'un aussi bon goût & d'un aussi beau fini ; mais j'en appelle d'avance à la postérité & à l'étude plus approfondie de la nature. On daignera se rappeler d'ailleurs qu'*Young* a moissonné le premier dans un champ moins fertile en roses qu'en épines. *Socrate* & *Séneque* , dans leurs temps , ne parlèrent pas mieux que lui de l'immortalité spirituelle. Comment aurois-je osé entreprendre d'ennuyer encore le Public après de si grands personnages. Il a fallu me resserrer dans la sphere de l'immortalité matérielle ; objet tout neuf,

à la vérité ; car il y a tout au plus fix mille ans que l'opinion de la Métémphysique regne dans l'Inde & la Perse. On fait qu'avant le Philosophe de Samos, les Prêtres de Memphis enseignoient comme une vérité sacrée, ce que je ne hasarde que comme une vérité profane ; ou si l'on veut, comme une illusion Physique liée naturellement à la marche de la Philosophie observative.

Dans le dernier discours sur les *Esprits*, si l'on apperçoit des lacunes, des transitions forcées, & même des fautes plus graves, il faudra les imputer, non à la négligence de l'Auteur, mais à la sagesse de la censure. Non moins attentive au repos & à l'honneur du dernier que du premier des Citoyens, la Police a supplié l'Auteur d'approuver les corrections & les retranchemens qu'elle a jugé nécessaires. Sans consulter la prudence ni la politesse Française, j'avois détaillé tout au long l'histoire de l'Esprit de L **, que j'avois eu la patience d'observer pendant deux mois ; & ma Franchise

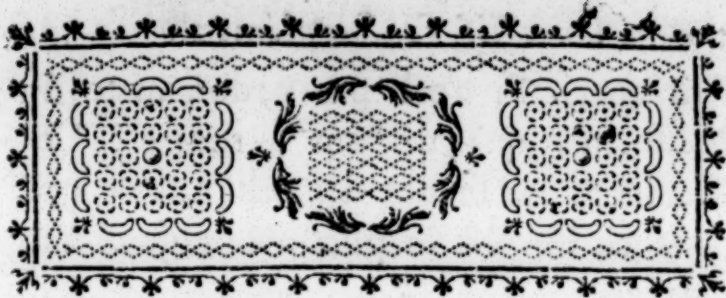
qui, tout bonnement, appelle un chat un chat & Rollet un fripon, alloit livrer à la risée & même à l'indignation publique des envieux, des fourbes, des fripons & des fots. Heureusement la sagesse supérieure, en arrêtant une injustice, m'a épargné un repentir. Au reste, le Public ne fera point privé d'une anecdote qui peut l'instruire à tous égards; l'Auteur la lui fera parvenir dans un moment plus propice & sous des couleurs qui ne pourront ni blesser la réputation des personnages, ni intéresser la délicatesse de la censure.

Partez, mes *Jours* : volez où le destin vous appelle, & n'oubliez point de vous présenter en passant au Tribunal de la renommée : saluez bien humblement ses Ministres. Songez qu'ils sont les confidens, les oracles du Dieu du goût, les défenseurs de la raison & les précurseurs de la postérité.. Leurs opinions sont des Loix; les jugemens qu'ils prononcent sont des Arrêts sans appel: ils peuvent d'un mot vous faire rentrer dans le néant : leur silence même est

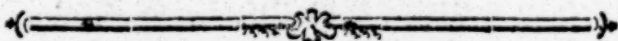
fatal au génie le plus sublime. Ainsi , gardez-vous d'effaroucher , par quelque étourderie , des hommes non moins utiles que dangereux. Ne leur apprenez point que la plupart d'entr'eux me dépitent quelquefois , m'amusent rarement , & ne m'instruisent jamais.

Peignez-leur , au contraire , mon respect , ma haute estime , ma confiance en leurs conseils , ma soumission à leurs volontés ; exaltez sans crainte & sans réserve leur sagacité , leur exactitude & l'importance de leurs fonctions. Exhortez-les aussi à ne point me confondre avec ces petits Ecrivains sottement orgueilleux , espece d'insecte , qui , se croyant des Aigles , parce qu'il leur vient des ailes , ne cessent de crier à l'injustice du siècle , parce qu'on leur rend justice , & à la décadence du goût , parce qu'on a le courage de refuser aux fleurs de leur enfance le prix réservé aux productions de la virilité.





PREMIER JOUR.



LA MORT.

» **T**A dernière heure va sonner : »
elle peut sonner ; je suis prêt à partir.
Dieu m'appelle , j'obéis ; j'obéis sans
effroi ni murmure. Qu'auroit à crain-
dre un fils qui va rejoindre son pere
après un long voyage ? Si mon Roi
desiroit de me voir , n'accourrai-je pas
avec transport ?

Le Peuple se peint la mort sous la
forme la plus hideuse , environnée de
spectres menaçans , & traînant à sa
suite les chagrins , la misere & le dé-
sespoir ; moi je l'envisage sous un as-
pect bien différent. Philandre est mort ;
point du tout , vous dis-je , Philandre
n'est point mort ; il est allé prendre

l'air natal. Si c'est par ordonnance du Médecin, qu'avez-vous à redire ? Ces Messieurs ne savent-ils pas mieux que nous ce qui est le plus avantageux aux mortels ?

Mais voulez-vous suivre avec moi dans la société, l'influence de ce mouvement que vous nommez la mort, & que j'appelle, moins poétiquement, une modification de l'existence ? à peine trouverez-vous à exercer votre manie de gémir & de murmurer. Observons cette pompe funebre qui s'avance à nous d'un pas grave & cadencé. C'est, dit-on, un Riche qui abandonne ce monde pour aller dans un autre moins fécond en orages : voilà l'Eglise qui le conduit par honneur ; elle chante sur son passage, & ses héritiers pleurent ; il n'y a pas là de quoi déchirer une ame compatissante. La Police enverra le personnage à la campagne, avec autant de précautions qu'un Solliciteur qui envoie un dindon aux truffes du périgord à Paris. Une infinité d'êtres qui n'ont à la vérité ni bénéfices à donner, ni protégés à enorgueillir, reçoivent le
cadeau

cadeau avec transport , & s'en régallent délicieusement durant les quatre saisons : je ne vois pas encore de mal à cela.

Il est vrai que par fois , les petits malheureux sont trompés dans leur attente : le présent leur est à peine parvenu , qu'un espece de filou se glisse dans leur demeure , enleve la proie , la transporte à S. Côme , tandis que la Police fait semblant de dormir : mais le voleur gagne dix écus dont il nourrit sa famille & paie sa capitation ; ce qui doit nous consoler sur le sort de ces pauvres vers , si cruellement dépouillés d'un bien qui leur appartenait.

Qu'on disse que ce cadavre , il n'en sentira rien : qu'on cherche la vérité dans le mécanisme de ses organes , cela est indifférent au mort & cela peut être utile aux vivans : que Daubenton en calcule les proportions & les contours avec son exactitude géométrique ; que Buffon nous en trace la peinture , & par le charme de son coloris , fixe notre curiosité sur un objet si digne de notre

horreur & de nos études : qu'enfin ce cadavre injecté & disséqué avec l'adresse de Winslow , vienne embellir les merveilles de la nature étalées dans les cabinets de l'opulence , autant pour l'instruction du sage que pour la vanité de l'amateur , je ne vois rien en tout cela qui doive faire couler nos larmes ou faire éclater nos murmures.

Parcourez les révolutions de la vie humaine , vous y observerez autant d'espèces de mort que d'états différens. L'adolescence & la vieillesse sont aussi différentes que la Crysalide & le Scarabé. L'enfance éprouve une continuité de métamorphoses bien frappantes : quelques années , quelques mois suffisent pour la rendre méconnoissable. Un appétit vorace sollicite nuit & jour ces petits êtres , à fournir aux changemens que la nature opere en eux.

Voyez l'adolescence ; sa métamorphose est aussi soudaine qu'elle est heureuse & surprenante : ici , la mort sous les traits séduisans de la volupté , s'avance en folâtrant vers Adonis qui vole à sa rencontre ; elle approche son flambeau ,

des esprits ardents du jeune homme ; aux flammes qui jaillissent de ses sens , la foule des plaisirs accourent de toutes parts , chacun s'arrache à l'envie des fleurs à peine écloses. Celles qui leur échappent , changées en fruits dans l'âge viril , appartiennent à la Patrie ; mais trop souvent , lorsque la mort sur le char éblouissant de la gloire , s'avance pour les cueillir , elle y rencontre l'intérêt qui l'avoit devancé & qui s'empressoit à dévorer sa victime.

L'avarice & la superstition qui se traînent par derrière , amassent les débris de notre être , rapprochent péniblement les étincelles éparfes sur le champ de bataille , & de ses matériaux concentrés dans un foyer qui chaque jour s'étrécit & s'éteint , la vieillesse se forme un asyle , je dirois presque un sanctuaire , où se complait encore la vénération publique.

Toutes ces especes de mort nous frappent sans nous émouvoir : par quelle conséquence avons nous conçu plus d'horreur pour celle qui les fuit ? Le passage de la virilité à la vieillesse , celui de la

vieillesse à la caducité, font mille fois plus cruels à supporter que celui qui nous délivre de l'ennui, du dégoût, des infirmités, & de l'impuissance de jouir. Mais l'homme est ingénieux à se créer des maux imaginaires; il s'agite, il se tourmente en mille manières; il faut que sa cruelle prévoyance se fatigue sur des objets étrangers à sa destination.

Homme! tu t'affliges de ce que tu feras un jour la proie de ces vilains reptiles que tu n'oses toucher. Quoi! depuis si long-tems la mort travaille à ta destruction de concert avec toi-même, & tu n'es pas encore accoutumé à ces horreurs! Tu changes comme les saisons; tu pérís à chaque heure de la nuit & du jour; toi d'hier, est déjà plus qu'à demi-mort; toi d'aujourd'hui, cesseras d'être demain, & peut-être ce soir: ces vers que tu redoutes, n'auront que la partie la plus vile de ton être, celle dont tu te foudries le moins, celle même que tu prodigues à des êtres & plus meurtriers & plus méprisables qu'eux.

Ce soleil dont nous célébrons les merveilles

veilles & la bienfaisance, attaché sur nous comme l'oiseau de Prométhée, ses rayons pompent sans cesse notre substance pour la prodiguer aux êtres que nous foulons aux pieds.

L'air, l'eau, le feu, tous les éléments travaillent sans relâche à nous enlever quelque partie de nous-mêmes.

Ce Philosophe qui luit lugubrement au fond de ce bois solitaire; ce Phosphore, objet de terreur pour le peuple & jouet du Philosophe, n'est que le fluide échappé de nos corps.

Ces molécules enflammées qui vivifient nos nerfs, qui circulent dans nos muscles, qui pénètrent jusqu'au centre de nos os, esprits terribles & pernicieux, qui souvent opèrent en nous l'effet de la foudre dans la nue qu'elle embrase; combien de fois ne les avons-nous point vu s'allumer & s'éteindre, revenir & se dissiper, nous remplir d'audace, nous glacer d'effroi, nous embraser d'amour? Ne devrions-nous pas être aussi faits à leur absence qu'à leur présence?

Ce n'est pas tout; car je veux te familiariser, te naturaliser même s'il est

possible , avec cette mort qui fait le supplice de ta vie. Nos ames ainsi que nos corps sont dans un flux & un reflux éternel. Nos sentimens & nos idées s'évaporent comme les atômes dont notre machine est formée. Les volontés , les opinions , les goûts se succèdent dans nos ames comme les champignons dans nos jardins. Le desir du reveil expire étouffé sous le desir du soir ; rejeté hors du cœur par le dégoût comme un cadavre incommode , enseveli dans le vaste champ de la mémoire , il se dissipera insensiblement en vapeurs incoercibles. Demandez à la réminiscence , seul témoin de la durée de votre ame , si vous êtes le même que vous étiez jadis. Elle garde un profond silence sur la moitié de vos années ; infidèle sur ce qui reste , vous êtes réduit à vous en rapporter à l'analogie , aux apparences , au témoignage humain , témoignage fort suspect ici comme ailleurs.

Le vieillard peut-il se figurer que c'est bien lui-même qui a succé le sein de sa nourrice ; lui qui chaque jour s'extasie aux changemens arrivés autour de sa

personne ; lui qui voit la face de l'Univers entierement renouvelée & défigurée ; lui qui bâille aux spectacles qui faisoient ses délices , condamne la jeunesse & ses jeux bruyants , a pitié de nos frivolités , & ne conçoit plus comment la danse , la musique , & les riens charmans peuvent nourrir le plaisir & la folie dans nos ames.

Vous avez eu tous ces goûts , lui dirois-je , vous avez aimé à rire sans sujet , à parler sans rien dire , à courir sans dessein , à déraisonner , à persiffler , à vous parer , à vous mirer comme une None & comme une jeune veuve ; aujourd'hui vous condamnez tous ces goûts , vous ne concevez point la révolution opérée dans votre ame , ainsi que dans la nature entiere ; moi je la conçois , je la sens , je l'observe en moi comme sur vous-même ; c'est que vous êtes mort & vous n'en voulez rien croire. Oui , vous êtes mort & ressuscité cent fois depuis cette époque. Sans changer de demeure ni de nom , vous avez passé par cent métamorphoses différentes qui vous ont ôté , rendu , modifié le corps

& l'ame. Peut-être ne vous reste-t-il pas un atôme de votre état primitif ; & vous êtes à coup sûr aussi peu vous-même sous ce double rapport , que vous êtes votre fils ou même votre petite-fille.

Il en est de l'homme comme de toute la nature , dont les formes sont fugitives sans nulle permanence. La Seine & la Tamise , bien que différentes à chaque instant , sont néanmoins aujourd'hui comme au temps d'Edouard , la Tamise & la Seine.

Penfer à la mort est donc une folie ! Oui, sans doute ; c'est abuser de l'usage de la vie ; c'est se repaître de chimere & de terreurs puériles. L'homme qui a besoin de ce mobile pour accomplir ses devoirs , est , à mon avis , un animal dépravé , un citoyen méprisable , digne d'être relégué parmi les troupeaux d'esclaves , & avec les bêtes de somme qu'on ne meut que par la terreur & par les châtimens.

Gardons-nous d'étendre ces maximes sur cette fourmillière de bas coquins & d'obscurs fripons , qui resserrés dans la sphere de crimes bourgeois , ne peu-

vent aspirer qu'aux honneurs de la Greve.

Et vous qui avez renoncé à l'honneur d'être peres, méditez aussi sur la mort, on vous le permet ; vénérables célibataires, pensez à la mort , nourrissez vos ames des douceurs de l'insensibilité & des charmes du néant ; c'est penser à votre état , c'est réfléchir sur vous-même, c'est vivre de l'espece de vie que vous vous êtes réservée.

Peres de famille , éloignez ces funebres pensées ; la mort n'a nuls droits sur vous. L'immortalité est un bien que l'Egoïsme ne peut ni vous disputer ni vous ravir. Les jours qui s'échappent de vos mains retombent sur vos enfans ; vos passions , vos vertus , vos desseins recueillis par eux, ne feront que changer de séjour ; votre ame passera de vous à eux comme vos emplois & vos domaines ; votre nom fera transmis à leurs fils qui le confieront à d'autres , par qui vous voyagerez triomphans à travers les siecles, sous les auspices de la nature.

Au reste , si la mort peut faire le bonheur d'Young, qu'il médite & com-

mente ses épitaphes , qu'il se promene au milieu des tombeaux , qu'il s'enivre des vapeurs sacrées que l'on y respire ; nous ne voulons point lui disputer ses jouissances.

Tout suit de son penchant l'impétueux attrait.

Pour moi , qui préfère aux épitaphes du monde profane & chrétien , l'Épître aux Graces & l'Hymne à la Maîtresse que j'aurai , je veux chanter & rire , je veux vivre & jouir. Tandis qu'Young gémissait sur les misères humaines , je foulerai l'émail des prairies , je folâtrerai avec la plus jeune des Graces ; séduit par elle , j'essayerai d'enlever la ceinture de leur mère. Cependant Young déplorera ma folie , & cette folie même fera son plaisir ainsi que le mien.

O mon ami , daigne être tolérant en faveur du plaisir ! pardonne à nos goûts ; nous te laissons les tiens : vis avec la douleur , enveloppe-toi de son crêpe , va souvent visiter la plus horrible Momie du *musæum* , ferre-la dans tes bras & t'endors sur son sein ; mais , de grace , ne viens plus troubler par tes sanglots , le chant des rossignols & le murmure

de nos feuillages. Tes hurlemens ont effarouché l'heureuse audace des Bergeres que rassembloient nos chansons. Rentre dans ton Isle , nous allons reprendre nos musettes ; & si quelque jour il nous prend fantaisie de voir Saint Paul de Westminster , ce sera moins pour nous attrister , que pour nous instruire. Les cendres de Pope & de Newton , réunies à celles des Rois sous le marbre animé par Ruvillac , loin de nous détacher du monde qu'ils ont embelli , nous le feront aimer davantage ; loin de glacer nos ames , ces cendres nous enflammeront de l'enthousiasme de la gloire.

Quand je visite les morts , quand je converse avec eux dans leurs annales , ce n'est ni pour pleurer , ni pour savoir des nouvelles de l'autre vie. Je suis avec les ombres comme au milieu de mes amis. Je leur parle , ils me répondent ; j'insiste , ils repliquent. Ma curiosité leur propose mille problèmes intéressans : quelquefois leurs oracles affermissent mes opinions ; souvent ils en bouleversent l'édifice.

Tantôt je demande aux morts si le bonheur est fait pour les vivans , si la vertu peut se concilier avec la volupté ; si l'homme , sous l'empire de la raison , est plus respectable , plus digne de son Auteur que sous le despotisme de l'ignorance. Je les prie de me dire , si les Empires peuvent être éternels comme l'Espece , si le luxe hâte leur décadence , si la guerre est aussi funeste aux sociétés qu'aux individus qui en sont les instrumens & les victimes. Je m'informe des honneurs rendus à la superstition par leurs contemporains , ils me donnent la liste des Vœtius de leurs siècles , celle des Burhus & des Seneque , celle des Mécènes & de leurs protégés immortels.

Quel théâtre que celui où les hommes de tous les climats & de tous les siècles se trouvent rassemblés , parlent , agissent , jouent chacun leur rôle sans embarras & sans tumulte ! Que la terre me paroît grande & majestueuse , depuis que l'homme a trouvé le secret de peindre la pensée , d'immortaliser l'ame des grands hommes , & de faire retentir leurs actions

tions d'un Pôle à l'autre, mille ans après leur mort ! De combien notre planète s'est-elle aggrandie depuis cette époque ? Sans doute elle recevra d'âge en âge des accroissemens plus heureux.

Il me semble voir le Temps arrêté dans sa course rapide par la main de l'homme. Son génie l'enchaîne pour jamais au centre de l'espace ; il commande à Clio de déchirer un coin du voile, de ce voile mobile & sombre que la mort tenoit suspendu entre la génération régnante, & les générations qui l'avoient précédé.

J'ouvre les fastes du monde, & soudain les morts sortent du néant, tout se trémousse, tout se presse autour de moi. Quelle population ! quel fracas ! Les déserts s'embellissent, les villes anciennes se relevent à côté des nouvelles ; les générations entassées les unes sous les autres, sortent triomphantes de la nuit du tombeau ; les monumens de leur grandeur, échappés à la rage de la barbarie, semblent tressaillir à leur aspect. J'entends la voix de Caton tonnant contre la débauche ; je vois Bru-

tus & son malheureux fils ; je suis témoin du soupir de Titus , je monte au Capitole avec Scipion , surpris d'y voir un Sénat de Franciscains.

Paris se peuple à l'infini : ses étages élevés jusqu'aux nues , ne peuvent suffire à ses anciens habitans. Mais qu'apperçois-je dans ce Palais auguste ? Nos Monarques des trois races sont rassemblés au Louvre ; ils embrassent tour-à-tour Louis le Bien-Aimé ; ils lui disent de concert & dans un transport d'attendrissement , mêlé de quelques regrets : la gloire ne fit de nous que des Héros , elle a fait de vous un Roi pacifique.

C'est ainsi que je me complais avec les morts. A force de leur parler & de les entendre , je les assimile aux vivans , je m'identifie avec eux. J'aime à rêver que nos grands-hommes respirent toujours. Henri IV. n'est point mort à mes yeux ; le monstre qui plongea dans son sein le poignard du fanatisme , n'a pu l'arracher à la Patrie ; & la France attendrie est encore à ses pieds : Henri n'a plus le même nom , je le fais ; mais sa bienfaisance ,

sa justice , sa douceur inaltérable font encore l'objet de nos hommages , & font toujours le bonheur de ses *bien bons amis.*

Ne me dites point que les Colbert , les Boileve , les Duguesclin , les l'Hôpital ne sont plus ; tandis que je les vois sous des noms différens embellir la Capitale , encourager les Arts , honorer les Savans , régénérer nos légions , veiller au maintien de l'harmonie , & ajouter à la splendeur nationale.

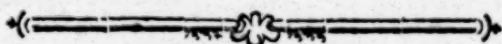
Ne me dites point qu'Athenes & Rome ne sont plus ; cette idée m'attriste & me décourage. Dites qu'Athenes & Rome ont changé de latitude. Persuadez-moi que Tyr est transportée dans les eaux du Texel , Carthage sur la Tamise , Athenes sur les bords de la Seine , & Lacédémone aux pieds des Alpes. Enfin , mettez le comble à mes vœux , en me démontrant que tous ces peuples sont aujourd'hui plus humains , plus éclairés , plus amis de la subordination , plus ennemis du brigandage , & plus sérieusement occupés d'objets utiles qu'ils ne l'étoient dans les jours de leur enfance.

Young ! ô mon ami ! si tu daingnois m'en croire , si tu pouvois m'aimer , tu viendrois jouir & méditer avec moi dans ma solitude. Viens observer la nature & la société dans mon télescope ; il est plus vrai , plus favorable à l'homme & à son Créateur , que celui dont tu t'es servi jusqu'alors. Pourquoi suis-je aussi heureux qu'on doit l'être ? C'est que j'apprécie les objets autrement que l'homme déchaîné contre le sort. Libre de les regarder en face ou de profil , je m'en tiens au côté qui leur est avantageux. S'il sont également défavorables , j'essaie de me familiariser avec eux. A mes yeux , la mort n'est plus un spectre effrayant , parce que je m'exerce à contempler son image dans tous les objets qui m'environnent ; parce que j'ai le courage de me regarder moi-même mourir à chaque instant. Au moindre atôme échappé de mon être , je suis attentif à me dire : *voilà que je meurs*. Si j'éternue , si je transpire sensiblement , je me répète , *voilà que je meurs*. Que je tire mon mouchoir , tout en m'en servant je me dis , *voilà que*

que je meurs. Oublié-je mon Voltaire, je me dis, fans tourmenter ma mémoire, voilà que je meurs. Il est vrai que si je rencontre de vers nouveaux de ce Protée toujours inconcevable, je me dis également, voilà que je vis. Même réflexion, lorsqu'assis à la table d'Apicius, je vois & j'entends pétiller le Champagne; sur-tout quand Aglaé vient s'asseoir sur mon genouil, quand sa main ferre la mienne, quand elle partage ma poire, quand je respire son bouquet, & qu'une gaze entr'ouverte par hasard, fait jaillir de mon œil, trop rarement libertin, les étincelles de la volupté: mais lorsqu'insensible au voyage, l'ingrate me fait répandre des larmes, je me dis, en les voyant couler, hélas! voilà que je meurs, aussi, quand à vingt pas d'Aglaé & fans en être aperçu, j'entends sa voix touchante & céleste qui s'enflamme & m'annonce ses desirs par, *Tout me dit que Lindor est charmant*; soudain mon cœur palpite & dit, voilà que je vis, voilà que je vis. Mais lorsque après mille tourmens, lorsqu'après mille efforts, Aglaé tom-

be... Aglaé s'évanouit... Eperdu ,
je m'écrie , voilà que je meurs ; au même
instant, l'Echo frappé , l'Echo sensi-
ble répète avec moi , voilà que je
meurs.

DEUXIEME JOUR.



L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

PRESENT des Dieux ,
Doux charmes des humains.
O divine Amitié ! viens pénétrer nos ames ;
Les cœurs éclairés de tes flammes ,
Avec des plaisirs purs , n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance ;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté ;
L'Amour te cede la constance ;
Et tu ferois la Volupté ,
Si l'homme avoit son innocence.

Amour ! Amitié ! vous connoissez mes
Dieux. Né dans vos bras , formé par
vos soins , heureux sous votre empire ,
je veux vivre & mourir entre vous deux.
Amour ! c'est toi qui arraches l'homme
à l'égoïsme , par la nécessité où tu le
mets de partager ses jouissances. Un

regard, un mot du sexe, opere sur nos sauvages ayeux, ce que la Religion & des siecles de malheurs n'avoient pu faire. Amour, tu es à la tête des passions que les Gouvernemens & la Philosophie cultivent au profit des sociétés. Le Poëte Dramatique te donne en nos climats, la véhémence que t'avoit refusé la nature. En inspirant le desir général de plaire, tu adoucis nos mœurs, polis nos caracteres, apprivoises l'orgueil, le rends sensible aux préférences; tu donnes un prix à l'opinion: & l'homme dont la physique s'oppose tôt ou tard aux jouissances sexuelles, voit bientôt refluer sa sensibilité sur les êtres qui veillent à sa conservation, qui pourvoient à ses besoins, & qui partagent ses miseres & ses plaisirs.

L'usage de la Pudeur dans toutes les latitudes où les passions manquent d'énergie, devrait être bien sacré pour l'homme. Comment l'Europe n'a-t-elle pas élevé un Temple à cette Vertu? En comprimant nos desirs, la Pudeur les embrase; la Pudeur excite l'ame aux réflexions & fait jaillir les faillies & la

pensée du sein de la stupidité même ; la Pudeur donne à l'entendement ainsi qu'à la volonté, des vibrations & une élasticité qu'ils n'auroient jamais connu sans elle.

La femme, parmi nous, en cédant aux charmes de son vainqueur, joint au plaisir de satisfaire un besoin sacré, un plaisir plus délicat pour elle, celui d'accorder une faveur. L'homme à son tour, en payant à la nature le tribut de son existence, jouit de l'orgueil d'avoir obtenu & mérité les honneurs du triomphe : ajoutez, que l'homme & la femme partagent encore le sentiment exquis des préférences.

Sexe formé pour tout ébranler & pour tout embellir ! Sexe fait pour nous plaire en nous trompant ! que j'aime vos ruses, vos détours, vos artifices, & les pièges divers que vous dressez à notre férocité pour l'apprivoiser, & comme pour nous rendre heureux malgré ses conseils ! Vos modes, vos parures, vos fureurs, vos mutuelles jalousies sont des moyens si ingénieux & si flatteurs de nous instruire & de vos be-

soins & de ce que nous valons ! Les manéges de la galanterie , les combats entre l'honneur & la volupté , entre la nature & l'habitude ; le tempérament aux prises avec le respect humain , le desir de s'épancher luttant contre la crainte d'être dupe ; enfin , les tourmens de la sagesse , & les pénibles mensonges de l'innocence érigés en vertus , donnent aux sociétés , un ton , un vernis de décence , un mouvement que l'homme inattentif ou prévenu ne fait ni admirer , ni diriger à son avantage.

Mere des êtres ! Nature , tu m'as donné un cœur & j'en fais faire usage ; j'aime , je rends à chacun de tes ouvrages le tribut d'admiration , de reconnaissance , d'amour que tout être sensible & juste doit à leur Auteur. J'aime ces cieux qui m'étonnent , ce bel astre qui m'enflamme , cet atmosphère où je respire , ces ouragans & ces tonnerres qui l'épurent , & me remplissent d'un sublime effroi.

J'aime la terre qui me nourrit , l'agriculteur qui la fertilise , la main qui l'aide à en recueillir les trésors , ainsi

qu'une infinité d'autres , nuit & jour occupées à nous rendre ses fruits sains, plus durables & plus exquis. J'aime l'Historien qui m'instruit , le Poète qui m'amuse , l'Acteur qui m'émeut , le Philosophe qui m'éclaire sur mes droits comme sur mes devoirs. J'aime mon Roi : eh ! qui pourroit le haïr ? J'aime le nom Français , je le porte avec orgueil, je m'enflamme aux rayons qu'il répand , je tressaille aux hommages que lui rendent les Nations. Pourquoi haïrois-je nos ennemis ? leur haine fait notre bien ; les peuples jaloux de la célébrité de ma Patrie , lui rappellent vivement sa prééminence , nourrissent en elle le sentiment de sa grandeur , & les efforts de l'Anglais pour nous égaler ou nous éclipser , maintiennent parmi nous l'activité , la vigilance & l'industrie. Je vous aime , respectables atômes , utiles insectes , chassés par la faim du lieu qui vous vit naître , & rassemblés par la misère dans le sein de nos Capitales ; vous que j'apperçois depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , assis autour de nos demeures , bravant les frimats sans

murmure & sans desespoir ; vous qui , dans l'état le plus abject , donnez à la grandeur qui vous entrevoit à peine , l'exemple du courage , de la fidélité , de la reconnoissance & des vertus les plus utiles à la société ; vous qui attendez de nos besoins , le modique salaire qui doit subvenir aux vôtres , & nourrir encore les auteurs de vos jours , enfouis à deux cens lieues de vous sous les neiges des Cévennes ; pauvres petits infortunés ! je vous aime , je vous chéris ; vos mœurs , vos vertus , oui leurs vertus confondent ma raison , humilient mon orgueil & pénètrent mon cœur.

Mais que n'aime-je point ? J'aimerois jusqu'à.... mon trop fameux compatriote , si détestant son attentat & renonçant à la gloire , il avoit le courage d'abandonner au fanatisme l'Apologie de son.... & de &c. &c.

Tout aime , tout s'associe , tout s'unit. Dans les airs , au fond des eaux , sur la terre comme dans les cieux , tout est amour , affinité , amitié , attraction , sympathie. Le fer attire l'aiman , les

métaux se cherchent dans les entrailles de la terre, la fleur ouvre son nectaire à la jeune abeille. Les marbres, ornemens de nos jardins, attirent les corpuscules dont l'air est armé. Les élémens de l'Emeraude & du Saphir se glissent péniblement à travers le Silex & le Quarts; après une marche de plusieurs siècles, ces suc épars se rencontrent, se reconnoissent & s'unissent pour jamais : le diamant vient d'éclorre au centre des rochers du Vifapour. Ainsi l'albâtre s'offre à l'œil étonné dans les grottes de Paros, sous mille formes variées & pittoresques.

Interrogeons les observateurs de affinités, demandons aux Staal, aux Rouels, si les élémens s'affectionnent, si les corps les plus grossiers, les plus bruts, sont aussi morts que nous le persuadent l'ignorance & l'orgueil. Demandez à Duhamel, à Linnæus, ce que leur a fait entrevoir l'expérience, sur la sensibilité & les amours des végétaux. Ouvrons les livres des Réaumur, des Malpigi, des Lowenhoek, de tant d'autres dont le génie a pénétré dans
de

de nouveaux Continens , & apprenons d'eux à voir , à jouir , à nous entr'aimer.

Qu'entends-je ? Quelle est cette voix formidable & menaçante ? C'est le lion qui rugit d'amour & fait trembler la Nature en jouissant de ses bienfaits : c'est le tigre qui poursuit sa compagne au fond des déserts de l'Arabie , moins brûlante alors que le sang qui fermente dans les veines de ces effroyables animaux. Nature ! tout tressaille sous ta main fortunée ; depuis l'insecte éphémère , jusqu'aux plus vastes globes. Saturne attire Jupiter , Jupiter attire Mars , Vénus attire Mercure , la Terre attire son Satellite , la Lune attire l'Océan ; par fois il semble qu'elle voudroit l'enlever à la terre ou se plonger dans son sein. Placé au centre de ce grand tourbillon , le soleil embrase , féconde & meut tous ces mondes ; ils s'anéantiroient bientôt dans le sein de leur bienfaiteur , si une invisible main ne savoit modérer leurs transports , en les retenant à la distance la plus favorable à l'harmonie du tout & à

la conservation de chacun d'eux.

Voyez les Nations, quand l'Amitié les abandonne ; quand la Paix chassée par la Discorde du sein des Cités opulentes, abandonne ses pervers enfans & va chercher un asyle dans les antres sauvages avec l'Hyenne & l'Ours, plus fages & moins cruels que l'homme. Le casque en tête , la lance à la main , la fureur dans les yeux , Bellone accourt. A son aspect , tout se glace ou s'enflamme. Le tonnerre, enseveli dans la poussiere des arcenaux , s'ébranle & gronde lugubrement. Le Despotisme guerrier leve sa tête altiere ; il parle , & soudain , le vieillard mourant, ceint l'épée à l'unique objet de ses espérances. Il parle , & la main qui cultivoit l'olivier , maintenant armée d'un fer homicide , seme par-tout l'horreur & la consternation. Il parle , & les Arts éplorés abandonnant leurs ateliers , vont transplanter dans des climats plus heureux, la gloire , le bonheur & l'abondance.

Pere des Nations ! Quand vous ordonnez le meurtre avec solemnité ,

quand vous dites à vos enfans trop dociles , égorgez-vous , la gloire est là qui vous attend ; je vous le demande , êtes-vous alors des Dieux sur la terre ? O mes amis ! nous n'avons qu'un instant pour nous aimer & pour nous reproduire , & ce rapide instant , nous l'employons à nous haïr & à nous massacrer.

Vautours de la haine , Serpens de l'envie , sortez enfin de nos climats : assez & trop long-temps , vous vous êtes enivrés des pleurs & du sang de l'humanité. Que la Philosophie regne enfin dans nos esprits , que la voix de la Nature se fasse entendre d'un Pole à l'autre , que leurs flambeaux éclairent & vivifient les deux hémispheres , que l'Europe ne traverse plus l'Océan que pour son bonheur & pour la perfectibilité de l'espece ; qu'elle n'ait plus d'ennemis que ceux du repos public , d'ambition que celle du bien général , de ligue que celle de l'amitié , de guerre que celle de la raison contre l'ignorance & le fanatisme. Qu'à l'instar des individus , les corps politiques aient

leurs amis distingués ; mais qu'ils n'en exigent point un défintéressement héroïque, une perfection incompatible avec les besoins & la foiblesse humaine. Non, rien n'est accompli sous le ciel ; ainsi que l'amour, l'amitié est la fleur d'un arbruste épineux. On ne trouve d'amis parfaits que dans la région des songes. Le Misantrope les cherche dans la société, avec autant de succès que l'Alchimiste qui cherche l'or parmi les métaux imparfaits. Peut-être seroit-ce un malheur pour l'homme de s'associer à un homme accompli. Sa perte feroit à l'ame une plaie trop profonde ; j'en atteste *Young* & son *Philandre*. Je veux que mon ami soit mon semblable, je m'attends à trouver en lui des vertus ombragées par quelques défauts. Trop de perfections humilieroient trop mon orgueil, anéantiroient en quelque sorte l'opinion que j'ai de la dignité de mon être, & détruiroient cet équilibre, cet esprit d'égalité qui fait la base & l'aliment de l'amitié. Je ne regarde point un ami comme une divinité ; c'est un autre moi-même devant qui j'ai le droit de redevenir

redevenir libre, avec qui je peux jouir à la dérobée de cette indépendance naturelle, de cette franchise que chaque individu doit immoler à la société. C'est un homme devant lequel j'ose mettre à l'aise, & ma vanité, & mes ridicules, & mes foiblesses & mes vertus ; un homme avec qui je peux déraisonner ; avoir tort quelquefois, & même avoir raison impunément. Non que je prenne un ami pour fortifier mes défauts, & caresser mon amour propre ; nul ne se fuffit comme moi à cet égard : ni pour éloigner la tristesse ; je la chante sur ma harpe : ni pour faire un whisk ; je n'ai point d'heures à donner au néant : ni pour déclamer contre ceux qui gouvernent ; grace à la raison & à l'expérience, je suis guéri de cette maladie. Si tout n'est pas bien à mes yeux, tout va passablement pour les circonstances. Aussi libre, plus libre peut-être au milieu de Paris, qu'un Spartiate dans Lacédémone, environné de mon innocence, je brave les lettres de cachet, les espions, & les batailles.

Loin de moi ces maximes des Cours :

Vois ton Ami comme un traître futur.

L'honnête homme abandonne aux scélérats cette odieuse prévoyance. Il lui en coûte moins de n'avoir pas de secret. A deux opinions près, contre lesquelles le public ignorant commence à se modérer, l'homme raisonnable ne redoute point la transparence.

Mais il faut, quoiqu'on en dise, il faut qu'un ami trouve en nous son intérêt. Dans le mortel comme dans le physique, nul effet sans cause : les ames ont leur attraction comme la lune & la terre ; & sans quelque espèce d'intérêt, je ne vois pas plus de raison d'aimer que de haïr. Lorsque miss Jenni dit au vieux Pembrock, *Ah ! Milord, que je t'aime !* Jenni a sa raison suffisante ; vous pouvez m'en croire. Elle a sa raison suffisante, comme Monsieur *Valade* a la sienne, en accordant à mon Ouvrage les honneurs de la Typographie.

Gardons-nous de prendre un ami pour être dispensé d'aimer les hommes. En concentrant sa sensibilité sur un objet unique, on s'expose à tous les maux que l'on vouloit éviter. On s'isole dans

la société ; on est parmi ses semblables comme au milieu d'un désert ; on s'expose à voir périr tout ce que l'on aimoit sous le ciel. *Young* a eu le malheur de survivre en quelque sorte à la destruction universelle. La mort de *Narcisse* a tout anéanti pour son ame, & l'a laissé seul au milieu d'un vuide affreux. Absorbé dans sa douleur profonde, réduit à vivre abandonné des mortels, *Young* a quitté la terre sans trouver un ami pour recueillir son dernier soupir & tracer son chiffre sur sa tombe.

Voulez-vous prévenir ces malheurs, ayez plus d'un ami ; ayez-en dix s'il le faut : ces liens sacrés ne pesent point sur une ame honnête. L'amitié n'a de chaînes que pour les ames vulgaires ; pour ces hommes dominés par des passions abjectes, par un esprit sans ressource, par un cœur sans chaleur, & par un caractère sans flexibilité. Ne vous bornez pas même à cette espece d'amitié ; dilatez encore votre sensibilité sur mille autres objets dignes de l'exercer agréablement ; aimez les Nations, aimez l'espece & sa perfectibilité, chérissez tous les êtres ; observez,

recueillez leurs perfections , associez-les aux vôtres ; identifions-nous avec la nature ; nous nous croirons éternels comme elle ; notre être n'étant plus qu'une partie de nous-même , nous n'aurons plus à craindre de périr tout entier.

Sur-tout , n'oublions jamais la Patrie. Elle est digne de nos hommages , digne de nos sentimens les plus sublimes. Cette amie-là ne meurt point , ne vieillit point , n'est jamais perfide. Noble & belle , sensible & juste , elle nous comblera de jouissances sans remord , sans suites déplorables , de jouissances couronnées par la gloire ; jouissances uniques ! aussi assorties à l'âge de Nestor , qu'à la jeunesse de l'ardent Achille.

C'est à vous , ô mes Compatriotes ! à vous seuls qu'il appartient de sentir & d'aimer. Egalemeut éloignés de l'enthousiasme qui consume , & de l'indifférence qui fait languir ; assez constants pour faire germer l'amour & l'amitié , mais trop légers pour sentir leurs épines ; vous imitez l'insecte à qui la nature donne des ailes pour embellir les saisons & animer nos parterres. Elevé

dans un fluide plus léger que lui , le Papillon s'y balance , va , vient , s'éloigne , reparoît , se cache , revient de nouveau , caresse toutes les fleurs , ne s'arrête à aucune , jouit de toutes sans les flétrir & sans s'exposer au désespoir de les perdre , ni au dégoût ou aux embarras de les conserver.

Soit que la fortune vous accueille , soit qu'elle rejette votre encens , vous savez jouir de ses faveurs sans perdre la raison , & supporter ses disgrâces sans perdre la gaieté. Habile à tirer parti de tout , peureux à diriger ses affections au profit du plaisir ou du repos , le Français punit les traîtres par l'oubli , les ingrats par de bienfaits , ses ennemis par des faillies ; une chanson , un bon mot , une épigramme , le délivre des tourmens de la haine & des périls de la vengeance.

Nés libres , indépendans , nous jouissons de la liberté sans trop nous inquiéter de la nature & des droits de la liberté ; pareils à ces hommes d'un tempérament inaltérable , qui jouissent de la santé , loin des timides précautions de ceux qui se souviennent de l'a-

voir perdue. Ayant calculé la somme du bonheur & de la liberté de ces peuples , qui se vantent tristement d'être heureux sous les coups de la tempête , & d'être libres au milieu du cahos des affaires & des discordes civiles , nous avons fixé nos maîtres ; & dans un accès d'amour & de confiance , nous avons dit à nos maîtres : soyez toujours nos peres , nous ne cesserons jamais d'être vos enfans. Jamais nous n'outragerons par des soupçons odieux , les Sages qui se dévouent aux fatigues du gouvernement. N'ont-ils pas le plus puissant intérêt à sa conservation & à sa prospérité ? Non , jamais nous n'arrêterons par d'imprudentes oppositions & par d'indécentes démarches , les mouvemens de leur zele pour la gloire de la Nation & pour le bien général. Nous cesserons de tourmenter par des murmures insensées , les citoyens qui vous secondent dans le manœuvre d'un vaisseau immense , embarrassé au-dedans , & environné d'écueils. Eussions-nous le malheur de vous voir oublier ou méconnoître vos engagements , nous n'y ajouterions point celui de violer nos

devoirs. Et si , par quelque fatalité , des tyrans venoient à sortir de votre sein , ce seroit avec les armes d'Epictete que nous voudrions d'abord leur résister ; avec elles nous parviendrions infailliblement à les détruire.

TROISIEME JOUR.

LA GLOIRE ET LA VERTU.

L'HOMME qui prétend « qu'on ne » peut se respecter qu'en méprisant le » monde , l'homme devant qui les plus » brillans objets de la terre , sont » comme une vapeur impure qui offus- » que sa vue : l'homme qui s'est élancé » au dessus de la région des sens , & » qui du haut de son élévation con- » temple ses semblables d'un air indif- » férent & dédaigneux : l'homme qui » regarde les Rois & ceux qui les en- » vironnent , comme un troupeau con- » fus d'esclaves , cachés dans les ob- » cures profondeurs d'une vallée loin-

» taine : l'homme qui voit sans émo-
» tion & sans intérêts les orages dont
» la terre est désolée & les malheureux
» écrasés sous la foudre : l'homme en-
» fin , qui , semblable au jeune Nar-
» cisse , est amoureux de sa beauté ,
» s'extasie dans la contemplation de ses
» charmes , & qui , épris de lui-seul ,
» est absorbé dans un voluptueux repos ,
» se dit avec complaisance , *j'existe* ».

Un tel homme , s'il est conséquent à ses maximes , me paroît plus voisin du vice que de la vertu. Ce prétendu sage ressemble un Gentil-homme de Henri IV ; comme lui , il peut nous dire : *je n'appartiens qu'à moi* ; & la société pourroit lui repartir : ton maître n'est pas seulement un sot , mais un insensé digne des Petites-maisons.

Que sert-il à l'homme de se tenir debout devant le tableau de la nature ; de s'extasier aux passages de ces mondes qui roulent & gravitent dans les déserts de l'espace , si ce n'est pour s'exciter à la grandeur & ajouter ses talens & ses vertus aux autres merveilles de la nature ? Que nous servira d'avoir franchi la région du tonnerre ,
d'avoir

d'avoir parcouru l'immenfité , si nous en revenons orgueilleux , auffi méprifans , auffi infociables & moins utiles à la terre , que nous ne l'étions dans notre état d'ignorance ?

Qu'importe à l'Angleterre qu'Young ait aggrandi fon ame comme la nature , s'il n'y recele que des chimeres ? Après des foins & des travaux infinis , la Patrie eft venue à bout de perfectionner tes facultés ; & voilà que le premier ufage que tu fais de ces facultés , c'eft des les oppofer à ta bienfaictrice. Tes talens s'arment pour rompre les liens qui t'attachotent à elle ; ta raifon s'exhale en calomnies & en paradoxes , pour éteindre dans les ames le feu facré de l'ambition & du patriotifme.

Tandis que l'induftrie veille & s'épuife pour fatisfaire tes befoins , le Magiftrat pour maintenir des loix qui affurent ton repos , le Guerrier pour éloigner l'ennemi qui menace tes domaines & ta liberté , que fais-tu pour eux ? Profterné aux pieds du Créateur , Young , le dévot Young , forme contre

le monde des actes de mépris & de haine.

Semblable au Rat solitaire de la fable, il a eu le courage d'abandonner ses semblables, de renoncer à la société pour qui il étoit fait, à qui il appartient; & par cet effort il se croit vertueux ! pour avoir osé fouler aux pieds ses devoirs les plus indispensables, l'impudent se vante d'avoir atteint le faite de la perfection ! Etre mort pour le monde ou vivre aux dépens du monde, voilà donc l'héroïsme du sage ?

» Le feu, dis-tu, ne darde point ses
» langues enflammées vers la terre. »
En es-tu bien sûr ? Quand cela seroit, ton ame en seroit-elle avilie, si les feux de sa sensibilité descendoient sur les malheureux qui rampent & gémissent autour de toi ? Egaré par de puériles comparaisons, ton Spiritualisme est la plus ridicule & la plus funeste des illusions humaines. C'est le Quiétisme toujours renaissant, sous des noms & des formes nouvelles ; c'est la manie de ces dévots attrabilaires, de ces Faquirs effrénés, qui, dupes de leur intérêt,

& victimes de l'égoïsme, sacrifient au suicide au nom même de celui qui leur donna l'existence. Tourmenter ses Penchans, gémir de la Prospérité, ne chercher l'Amitié qu'en l'autre vie, le Bonheur que dans les Cieux; maximes gothiques & folles, dignes de la plus stupide ignorance; maximes injurieuses à la Sagesse, à la Bonté infinie, & faites ce semble pour punir ceux qui les adoptent.

La Philosophie rejette au loin sur ses rivages ces antiques opinions de la Barbarie. Elle ne croit point que le plus digne usage des Passions, soit de les opposer l'une à l'autre, afin de les anéantir plus promptement. Elle ne croit point que le plus noble usage de la raison soit de l'enchaîner au joug des opinions humaines. Elle ne crut jamais que le plus digne usage de nos facultés, fût de les diriger vers le Ciel au préjudice de la terre. La Philosophie proscriit sans pitié & dévoue au mépris, le citoyen qui ne fait vivre que pour lui-même; qui, tremblant pour sa vie, plus ami de l'Oisiveté que de la Vertu, fuit la peine, se cache à

l'approche du danger , & vient , après le combat , recueillir avec audace les fruits de la victoire. Cesserons-nous enfin de prostituer le titre de vertueux à l'homme infociable & farouche ? Sans doute les Nations rougiront un jour d'avoir brûlé leur encens sur l'autel de l'Egoïsme & de l'insensibilité. La vie ne fut point donnée à l'homme pour végéter ? Qu'est-ce que vivre ? N'est-ce pas donner l'effort à toutes les parties de nous-mêmes par qui le sentiment de notre existence peut-être exalté ? N'est-ce pas faire usage , au profit des hommes , de toutes les facultés que nous donna la nature ?

Le sage ne se plaint ni de la mort ni de la vie , ni des méchans , ni des fots : attentif au mouvement général , il y cherche son poste , étudie son rôle , le joue de son mieux , encourage ses semblables & s'abandonne avec confiance aux soins de la patrie & de la providence. La Vertu , me dit-on , c'est l'immortalité ; je n'entends point ce langage. La Vertu , selon moi , c'est la Bienfaisance , l'Humanité , le Patriotisme ;

me ; la Vertu , c'est l'esprit de Bienveillance & de Sociabilité , c'est l'esprit de Justice & de subordination ; c'est la volonté courageuse & permanente d'accomplir ses devoirs à l'égard de ses semblables principalement. Toutes ces jouissances avec soi-même , loin de me plaire , m'humilient & me révoltent. Je suis autant qu'il est en moi les plaisirs solitaires ; & si j'étois capable de juger défavorablement de quelqu'un , ce seroit sur cette classe de Misanthropes que tomberoit ma défiance. Voilà le malheur de la Philosophie ; la méditation appartient trop exclusivement à la solitude. Le repos & la retraite sont des biens dont nous ne devons aimer que la recherche.

La Vertu ne consiste donc pas à ne voir que soi sous le Ciel , à être inutile au monde , être à charge à sa patrie , en guerre avec soi-même , insensible aux honneurs , à la gloire & aux jouissances qui l'accompagnent. La Vertu ne consiste donc pas à rejeter des biens qu'on a pour favoriser je ne fais quelle félicité mystique & bizarre , fruit dan-

gereux d'une imagination dérégulée & d'un misanthropisme exalté, que la raison, l'expérience & la nature réprouvent également. Si le Créateur nous eût formé pour elle, nous auroit-il placé sur la terre ? La souveraine sagesse eût-elle pris soin de cultiver des propensions si terrestres dans des âmes toutes célestes ? A t'entendre, on se persuaderoit que c'est un malheur d'avoir des sens & des passions ; la sensibilité semble être un don funeste pour l'homme ingrat & fanatique : peu s'en faut qu'il n'en fasse un crime à la divinité. Homme, descends dans ton être ; anatomise tes facultés & tes organes ; observe les espèces qui t'environnent ; compare & juge ; alors tu nous diras, tout le premier : gardez-vous d'immoler vos passions ; mais faites éclore vos passions afin de les diriger au bien public. Gardez-vous de renvoyer le plaisir, comme un mauvais maître chasse un esclave dont il pouvoit tirer parti. Gardez-vous, sur-tout, de vous détacher de vos semblables & de mépriser leur estime, c'est vous priver du plus puissant des ressorts humains, c'est vous

exposer à tomber sans forces au milieu de la carrière de la vertu.

L'homme est trop pauvre , trop misérable pour aspirer à l'héroïsme du désintéressement ; ses besoins le pressent trop vivement pour qu'il se contente des seuls biens à venir. Pourquoi le supposer plus courageux , plus fort , plus accompli que ne le comporte sa constitution ? Où est l'homme assez vigoureux pour traîner pendant un demi-siècle la chaîne de ses devoirs sans autre aide que l'espérance ? Pourquoi nous ravir des secours , si sagement assortis à la nature de nos besoins ? Pourquoi , dans ma route , ne cueillerois-je point les fruits destinés à me désaltérer ? Pourquoi ravissez-vous au Public , le plaisir de conférer au mérite les honneurs après lesquels il soupire ? Vous attendez au plus beau de ses droits , vous détruisez la source la plus précieuse de ses richesses , le trésor de l'opinion ; trésor qu'il répand sans crainte de s'appauvrir ; récompense aussi honorable à la vertu qui la reçoit , qu'à la reconnaissance qui l'accorde. Osons-le dire

avec Pascal , ce qui distingue l'homme de la brute , c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables. Qu'importe à l'être des êtres , nos vains hommages & nos stériles offrandes , lorsque ses enfans gémissent sur la terre implo- rant notre assistance contre la faim qui les tourmente , ou contre un fléau plus cruel encore , contre ces erreurs qui dérobent leurs bras à la Patrie , leur ame à la raison , & leurs sens à la nature ?

Young ! ah sous quels traits nous as-tu peint l'état le plus respectable , le plus essentiel aux sociétés , le plus favorable au repos , aux besoins & au vrai bonheur des deux sexes ! Tes pin- ceaux avoient sans doute fermenté dans le fiel. Tu verse à pleine coupe sur l'hy- men le poison du dégoût & de l'aver- sion. Peut-on calomnier ainsi la nature & la société ? Peut-on sans remords repaître ses yeux d'un tableau si dan- gereux & si horriblement défiguré ?

Nous sévissions contre ceux qui com- battent nos préjugés ; que réservons- nous à celui qui se livre à de tels at-

tentats (a) ! O toi, qui m'as donné le jour ! ô ma mere ! répète encore à mon cœur ce que ma reconnoissance & ma tendresse ne se laisseront jamais d'entendre. Combien de fois mes bras innocens ont-ils pressé ton sein, ce sein qui m'a nourri ! Combien de fois mes naïves caresses ont-elles fait palpiter ton cœur ? Pour une larme échappée de mes yeux, que d'innocens plaisirs ton ingénieuse sollicitude faisoit éclore sous mes pas chancelans ! Vif & gai, libre & folâtre, sans soins, sans ennuis, sans allarmes, borné aux besoins du sommeil & de la soif, besoins aussi prompts à renaître qu'agréables à satisfaire ; mes jours, mes heureux jours couloient comme une onde pure qui s'égare à travers les fleurs d'un bocage. Ton

(a) Au lieu de s'exténuer en lamentations sur la perte de deux enfans qui n'étoient pas à lui ; au lieu de se fatiguer à recueillir les malheurs de l'enfance & des âges qui le suivent ; au lieu de nous démontrer la folie du mariage, & les disgrâces attachées à l'état de pere de famille ; Young eût peut-être mieux fait de s'amuser à le devenir.

active prévoyance environnoit ma foiblesse, voloit au devant des périls. Sans précautions, je jouissois des avantages attachés à la prudence; sans force, je jouissois des biens attachés à la force. Tous les objets nouveaux pour mes sens, excitoient en moi les plaisirs de la surprise & de l'admiration. Témoin de mes naissans transports, tu ressentois les contre-coups du plaisir qui m'animoit par degré. Tout, jusqu'à tes peines étoient de jouissances pour ton cœur maternel. Tendrement fixée sur l'objet de tes soins, les yeux humides de larmes, tu cherchois dans mes traits à peine épanouis, ce que l'avenir s'obstinoit à dérober à ton impatience. Tirée de ces délicieuses revêries par un époux digne de toi; confidente de ses desseins & de son ambition, vous cherchiez à l'envi dans mes yeux, dans mes faillies enfantines, dans mes mouvemens automates, des présages & des garants de vos espérances. A peine bégayai-je le sentiment de l'existence, & déjà vous croyiez entendre les accens de ma reconnoissance & de ma raison. Heu-

reuses erreurs ! illusions trop dédaignées parmi nous ! Aux moindres étincelles échappées de mon ame enfantine, vos cœurs palpitoient à l'unisson. Je devenois insensiblement le centre de vos vœux ; chaque jour de ma vie sembloit fortifier des liens que l'amour, la religion & la patrie avoient tissus. Ma mere voyoit en ma personne un tendre ami pour l'avenir : mon pere y voyoit l'héritier de son nom & de ses entreprises : ma mere disoit : il sera sensible & bon, il nous chérira : tu seras l'appui de nos vieux ans. Mon pere ajoutoit : il en fera la gloire, il aimera ses semblables, l'honneur, la vérité, la justice ; il sera bon époux, bon citoyen, bon pere.... Ah ! mon pere ! ô mort ! *Young* ! tu triomphes : tous tes traits ont porté, je cede à tes transports, je partagerai désormais tes gémissemens.... Donne-moi ta lyre & célébrons de concert les charmes du célibat..... Chantons à l'envi le bonheur & la sagesse de ces hommes, qui chaque jour sacrifient au plaisir sans autre objet que la jouissance : de ces hommes,

qui foulent aux pieds les fleurs de l'amour , crainte qu'elles ne se changent en fruits dangereux , & qui savent braver la nature jusques dans les bras de la volupté.

Amitié ! Philosophie ! Vous êtes donc les seuls biens qui me restent. Venez essuyer mes larmes ; venez régner sur mes pensées , présider à tous mes mouvemens. Pour faire diversion au chagrin qui me dévore , entretenez-moi des charmes de la vertu , des illusions de la gloire La gloire ! à ce mot , le sang se dilate & s'allume dans mes veines , le temple de l'immortalité apparoît à mon imagination , les portes de son sanctuaire éclatant s'ouvrent de toute part. L'auteur de Mérope & de Mahomet s'avance pour y prendre place , j'aperçois le thrône qui lui est destiné. Platon , Sophocle , Homere , Anacréon , Thucydide , &c. &c. s'avancent pour recevoir leur rival , leur ami , leur maître. Il entre aux acclamations de mille peuples rangés sur son passage ; la terre tressailit sous ses pas , tous applaudissent au chantre de l'héroïsme , au peintre des
graces ,

graces , au bienfaicteur de la raison & de l'humanité , à l'écrivain de tous les esprits & de tous les âges. L'Europe le suit de l'œil , envie le sort de la France , jouit de ses transports , & la postérité partagera son orgueil.

Homme vertueux , exposé sur la scène devant un million de spectateurs qui t'offrent leur estime , réponds-moi , que sens-tu ? qu'ambitionne-tu ? le fordide intérêt , le détestable égoïsme a-t-il encore sur toi quelque empire ? l'indigence , les persécutions , la mort peuvent-elles suspendre le noble effort de ton ame ? veux-tu vivre pour toi seul , ou partager ton bonheur avec cette foule d'hommes qui t'environnent ? Parle , est-il en ce moment un objet sous le ciel , capable d'ébranler ton héroïsme ? seroient-ce les buchers du fanatisme ? seroient-ce les serpens de l'envie ? seroient-ce le sourire , ou l'or d'un Despote ? seroit-ce la foudre allumée dans les mains de ces infâmes satellites ? La vertu , la vérité , l'honneur ont parlé : le sage obéit , il marche sans que rien l'arrête , il n'est plus à lui-même ; il

n'est plus que leur instrument , mais un instrument par excellence qui ne peut recevoir l'activité d'aucune main profane.

Dans les ames bien nées , la crainte du mépris étoufferoit le vice & ses perfides attraites , si le plaisir d'être estimé ne suffisoit seul pour monter l'ame à ce ton de fierté qui lui fait dédaigner la bassesse des petits intérêts. L'opinion favorable que les hommes ont de moi , m'élève au dessus de moi même , & m'affermir dans l'heureuse persuasion de mon excellence. Ce sont autant de témoins qui viennent déposer en ma faveur au tribunal de ma vanité. Voilà la plus exquise des jouissances. Ma vertu s'épanouit aux rayons de tant de regards fixés sur elle. Mes desirs changent d'objets, mes motifs s'épurent ; je reconnois mon origine & la dignité de mon être , je sens la prééminence de mon espece , je présage sa destinée ainsi que la mienne , je voudrois moi seul achever l'ouvrage de la création.

Le Prêtre réformé fait un crime aux geus du monde , de ce qu'ils mettent

sur le compte de la patrie les sacrifices qu'ils font à leur intérêt. Il blâme l'héroïsme , d'envoyer ses belles actions à la renommée. Quoi ! n'est ce pas un bien pour les nations que la vertu soit publiée ? On veut que la vertu se cache ! est-ce donc pour le crime que la lumière est faite ? Comptons-nous pour rien l'impulsion de l'exemple ? L'homme vertueux & magnanime est moins grand par le bien qu'il fait que par celui qu'il fait faire. Le nom des héros peut enfanter des héros. L'histoire d'un *Condé*, d'un *Rohan*, d'un *Montmorenci*, d'un *Terrail*, suffiroit seule pour reproduire leurs semblables. Malheur aux Empires qui voudroient éloigner la gloire de leur enceinte. La renommée fera toujours le premier ministre des Rois. Que d'efforts l'enthousiaste met en œuvre pour avilir la renommée ! L'ingrat ne s'apperçoit pas qu'il combat contre lui-même. *Young* ! la renommée est la plus chérie de tes idoles. Sans elle aurois-tu jamais médité , aurois-tu veillé pour enfermer tes pensées dans le metre d'un vers. Où est l'homme , qui ,

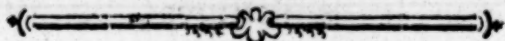
privé de ce mobile , aura la force de vaincre son inertie & mille autres obstacles qui compriment de toute part la raison , les talens & le génie (a) ? Un seul accent de la renommée est plus efficace sur nos ames , que les froides voluptés du spiritualisme. Non que je rejette ce motif quand on l'emploie avec l'intelligence & la sagesse qu'il suppose. Nul doute qu'où finit la reconnoissance humaine , là doit sur-tout commencer la justice & la bonté divine. L'œil de l'Eternel , en tout tems fixé sur l'homme de bien , nourrit dans son cœur le sentiment de ses devoirs. Sa présence l'invite à les accomplir avec la noblesse digne d'un tel spectateur. Quand la gloire lui échappe , l'espoir lui reste. Quand la terre est ingrate , le ciel est juste. Si tes contemporains , plus foibles encore que méchans , oublient ou méconnoissent tes services ; le Pere de

(a) Ce que je dis de la renommée doit s'étendre sur la réputation , qui n'est qu'un diminutif de la renommée

l'univers , attentif à tous ses rapports ; celui qui entend les soupirs de l'insecte caché sous l'herbe , voit en même tems , Galilée dans les fers , Sulli calomnié par les courtisans , Socrate buvant la Ciguë , Aristote poursuivi par les Prêtres de Cérès , Bayle & Descartes fuyant ceux de Luther , & D relégué à un dernier étage. Alors le pere des hommes apparôit au sage oublié , sa bonté supplée à la foiblesse & à l'indigence de ses enfans. Il les délivre de leurs dettes. (*a*).

(*a*) Ainsi s'efface tôt ou tard la dette immense des Nations opulentes.



QUATRIEME JOUR.

L E M O N D E.

JE vous baïse , Fers sacrés qui me rendez libre en m'enchaînant. Que j'aime à me sentir comprimé de votre poids salutaire ! Semblable à l'air qui m'environne , vous présentez de toute part un appui à ma foiblesse. Sans vous , point de repos , point de bonheur , point de sûreté pour l'homme sur la terre. La nature a donné aux animaux l'instinct pour se conserver , des armes pour se défendre ; elle-même prend soin de leurs vêtemens : mais l'homme est jeté sur la terre sans défense & sans armes. Nud , timide & foible , comment se conservera-t-il dans l'enfance ? comment pourvoira-t-il à ses plaisirs dans l'âge mûr ? comment échappera-t-il à la voracité du Tigre , lorsque la main du Temps viendra s'appesantir sur toutes ses facultés ? Est-ce là cet Etre destiné à

regner sur les animaux ? Oui , & ce sont les Loix qui vont lui mettre entre les mains le Sceptre de la Nature. Descendez , Filles du Ciel , venez prendre possession de votre Empire , venez changer la face de la Terre. O prodige ! ces Etres errans & fugitifs sont rassemblés en société. Chaque individu , en renonçant à ses forces particulieres , est devenu fort de toute la masse des forces communes ; & les animaux , dont il étoit la pâture , sont maintenant ses esclaves & les instrumens de son bonheur.

Que j'aime à me promener autour de ces Murs ! que leur force m'enhardit & m'étonne ! Sous leurs abris je brave également la férocité des animaux & les injures de l'air. Se peut-il que des Etres aussi foibles que moi , aient chargé la terre de pareils édifices ! Mais quels monstres paroissent au milieu de leur enceinte ? l'homme les y avoit apportés ; ils sortent de son cœur : ce sont les passions. Ah ! si l'espece humaine est destinée à périr , plutôt que de nous déchirer nous-mêmes , retour-

nous dans les forêts, allons-nous livrer aux serpens & aux tigres ; du moins nous épargnerons un crime à l'Humanité.

Arrêtez, nous crient les Loix, ne fuyez point ; nous saurons conserver notre ouvrage, nous vous avons sauvé des ennemis étrangers, nous allons encore vous sauver de vous-mêmes.

Bientôt les passions sont enchaînées. De toutes parts s'élèvent des asyles pour l'innocence & la foiblesse, on érige des tribunaux. Ce que les citoyens doivent à l'Etat, ce qu'il doivent les uns aux autres, l'intérieur même des familles, tout est réglé, tout est prévu, tout obéit à des règles fixes & communes. Quel triste & formidable appareil frappe mes regards ? quel est ce misérable dans l'accablement du désespoir, chargé de la honte & de l'exécration publique ? Il n'y a qu'un instant, il se jouoit de la vie des hommes, il accordoit comme une grace l'honneur de ses esclaves. Yvre d'orgueil & de volupté, il se croyoit inaccessible au milieu de ses richesses. La foudre qui repose dans le

sanctuaire des loix s'est enfin allumée ; l'homme puissant a disparu. Le criminel est resté seul , & son sang va être offert en sacrifice à la société. Citoyen , tu n'es donc plus cet homme isolé , misérable , exposé aux périls de toute espèce ? Ouvre ton cœur à la confiance , marche , traverse les forêts , les campagnes , il n'y a plus d'ennemis pour toi. Ne calcule plus les forces que t'a donné la nature , tu n'en as pas besoin , les loix armées d'un fer sacré t'environnent & veilleront sans cesse autour de toi.

Etre des êtres , créateur de tout ce qui est ; c'est ainsi qu'invisible par-tout , tu es par-tout présent ; oui , s'il est sur la terre une image de la puissance divine , c'est la puissance des loix. Périssent celui qui les méprise ; périssent l'homme puissant qui dit dans son fol orgueil : je suis au dessus d'elles. L'insensé ! il ne voit donc pas que cette grandeur , ces richesses , tout ces titres sont un présent des loix. Sans elles , hélas ! tout rentre dans l'état de nature ; les richesses appartiennent au plus robuste ; les titres s'évanouissent , comme ces va-

peurs colorées & radieuses s'éteignent & disparoissent à l'absence du soleil ; il n'y a plus d'autre distinction sur la terre que celle de la force & de l'adresse.

Qui est-ce qui a gagné la bataille de Maraton ? Miltiade , dites-vous : hommes superficiels ! Qui est ce , encore une fois , qui a fait triompher Lacédémone de la puissance des Perses ? Ne sont-ce pas leurs vertus ? Et ces vertus ne sont-elles pas l'ouvrage des Loix ? C'est donc Licurge , autant que Miltiade , qui a triomphé de la puissance des Perses. C'est Licurge qui , pendant cinq cens ans , a triomphé des vices & du luxe Asiatique.

Il est des hommes , qui , bien que d'un ordre inférieur , ne sont guere moins utiles aux sociétés que les Législateurs. Interprètes des loix , ils suppléent à leur insuffisance : loix vivantes , leur sagesse nous tient lieu de celles qui n'existent point. Ce sont eux qui dirigent le glaive de Thémis sur les têtes coupables : à leurs pieds viennent se briser les passions : au-

près d'eux l'innocence trouve un asyle toujours ouvert ; leur puissance fait la force du foible, leur équité fait la richesse du pauvre, leur présence tient la place des absens. Ministres des Loix, sans vous l'Etat ébranlé crouleroit bientôt sur lui-même. Sans vous le citoyen paisible & vertueux, seroit bientôt la victime de la fraude, de l'intrigue, de la scélératesse ; & la vertu persécutée, avilie, quitteroit pour jamais le séjour de la terre.

Sublime & misantrope insulaire ; voilà les objets dont tu devois entretenir tes concitoyens, voilà les tableaux que tu devois mettre sous leurs yeux : ils eussent contribué à rendre meilleurs ceux qui obéissent & ceux qui gouvernent. Que nous importe tes Anges & leurs concerts imaginaires ? que fait à la Lune ton triste salut ? que font aux vivans & aux morts tes hymnes funebres ? Tu t'occupes de l'harmonie des cieux, & tu oublies celle des sociétés ! Tu pouvois exalter dans le cœur de tes concitoyens, l'amour de leur gouvernement, & tu ne leur par-

les que des avantages du tombeau ? tu n'as qu'un instant à être sur la terre , & tu t'occupes de ce qui est étranger au bonheur de la terre. Tes yeux ont vu la Charte (a) des libertés de ta Nation ; & c'est à la lueur tremblante de la Lune que s'échauffe ton génie !

Eh quoi ! je deviens colere aussi ? ...
Moi ! ... colere ! ... c'est impardonnable ... Viens , Cloris descendons dans ces jardins : allons contempler la nature & rendre des hommages au Pere des saisons. L'univers , ma Cloris , ne découvre ses merveilles qu'à l'homme qui

(a) La grande Charte de l'Angleterre est exposée au *Musæum* , l'un des plus beaux Edifices de Londres : là , sont rassemblés , pour l'instruction du Public & pour l'amusement du Voyageur , un Cabinet d'Antiques , un Cabinet d'Histoire Naturelle , & une Bibliotheque précieuse. C'est dans une salle de la Bibliotheque , qu'est étalée cette fameuse Charte , qui , selon moi , seroit encore mieux placée dans le Temple de saint paul , en face des Commandemens de Dieu , puisque ceux de l'Eglise ne peuvent leur servir de pendant.

sont

sent & raisonne ; il est mort pour le stupide Lapon , il n'a de charmes que pour ceux qui l'aiment , & n'accorde ses faveurs qu'au Sage qui l'observe. Entends-tu ces oiseaux ; ils nous appellent , ils nous disent en leur langage : l'heure de la reconnoissance est sonnée ; le moment de jouir fuira sans vous attendre.

Que l'air est doux , suave , odorant , harmonieux ! on diroit qu'il est fait pour charmer tous les sens à la fois. Il dispose l'ame au délire du sentiment & à la félicité suprême. Vois-tu ces fleurs ! quelle harmonie entre les couleurs qui les nuancent ! L'aurore a pleuré sur leur sein : Nous pleurâmes quelquefois de plaisirs. Doux jasmins , belles roses , œillets charmans , vos parfums délicieux m'enivrent de sensations voluptueuses & pures comme vous ! Tout ici respire l'amour & m'offre son image. Comme ces forêts se pressent & s'entrelacent , cette jeune vigne , comme elle embrasse ce peuplier vigoureux. Suivrons-nous ces ruisseaux ? Leurs petits flots perlés promènent sur-tout

l'horifon, la fraîcheur & la gaieté. Ces pigeons amoureux y viennent becqueter le plaisir : l'ardent moineau s'y rendra bientôt pour y tempérer des feux quelquefois enviés des amans. Pénétrons sous cet épais feuillage : près de ce bain creusé par la nature, embelli par Pucet, nous élèverons un autel non sanglant ; là, je ferai le sacrificateur, & toi, belle Cloris, & toi... tu feras la Déesse.. (a) & la victime.

Qu'entend-je ? est-ce encore *Young* ? à ces lugubres chants pourrions-nous le méconnoître ? Viens, Sage infortuné, sublime visionnaire, approche ; Cloris & moi nous effuyons tes larmes. Je ne me fâcherai plus. Mon triste ami ! Pour te mieux consoler, je vais t'accabler de reproches & d'invectives : afin de justifier tes excès auprès des hom-

(a) O vous ! qui dans ce siècle maudit, avez su conserver la candeur de la nature, & les vertus de l'éducation, jeunes femmes de province, n'écoutez point ce misérable, il vous flatte, il vous enivre, il sème de fleurs le bord du précipice, afin de vous y entraîner avec lui.

mes & de ce Dieu qui t'a formé , je vais démontrer qu'il t'a refusé le sens commun. Ouvre enfin les yeux à la lumière , daigne être juste au lieu d'être fou , & tes noirs chagrins s'évanouiront. Tu as pris la vie en haine & le monde en horreur ; tu te peins la société comme un monstrueux assemblage de tyrans & d'esclaves , les familles comme autant de Hordes sauvages acharnées à leur destruction , les peuples comme des animaux apprivoisés qui cherchent à recouvrer leur indépendance & leur férocité native. Tu te représentes nos cités comme l'asyle de tous les vices , & nos campagnes comme le séjour de l'indigence & de l'oppression. Tu ne vois sur notre globe que des rochers arides , des déserts , des volcans , des naufrages , des mers glacées , des sables brûlans , des maladies , des hôpitaux , des poisons , la mort sous mille formes effrayantes ; & la terre n'est plus à tes yeux qu'un vaste tombeau où l'homme , où les générations , où tous les êtres s'enfouissent pêle mêle.

Tout dans l'univers est devenu l'objet

de tes blasphêmes ; tout jusqu'aux perfections des êtres sensibles t'irrite & fait couler tes larmes. Bientôt tu maudiras la main qui nous donna des yeux , puisqu'ils nous font voir le méchant ; une langue, parce qu'elle est quelquefois l'organe de l'imposture ; des mains & des pieds , car ils peuvent servir au scélérat ainsi qu'à l'homme de bien. Déjà ton ingratitude s'est révoltée contre le jour qui nous éclaire , contre le feu qui nous réchauffe , parce qu'il réduit nos villes en cendres ; contre l'eau qui nous rafraîchit , parce qu'elle est la cause des inondations & des naufrages ; contre l'air que nous respirons , parce qu'il recèle des vapeurs meurtrières. Le monde souleve tes passions , déchaîne ta colère , embrase ton imagination & donne à ton génie un air de grandeur & de sublimité , qui nous entraînant malgré nous , fait oublier ton injustice en faveur des talens qui la décorent. Voilà ce qui me désole.

Le monde & ses procédés t'offensent ,
sa politesse t'outrage , son insensibilité
fait ton supplice , ses préjugés révoltent
ta

ta céleste intelligence. Ses plaisirs sont des pièges , son bonheur un objet de pitié , ses vertus des actes d'orgueil , des actes d'avarice , de vices déguisés. Tu te plains & des passions qui nous égarent , & de la raison qui les remplace. Tu te plains de nos erreurs & de la vérité plus cruelle encore. La santé n'est ici-bas qu'une maladie palliée , le réveil y est pire que le sommeil , la prospérité pire que l'infortune. Que d'injustices ! Il est vrai , la trame du monde est tissée de mal & de bien , de disgrâces , de prospérités , de plaisirs & d'ennuis ; mais la solitude nous mettroit-elle à l'abri des orages ?

Comparez l'homme isolé à l'homme environné de ses semblables : comparez la stupidité de l'un aux lumières & à l'industrie de l'autre. Calculez la somme de leurs jouissances , de leurs besoins & de leurs ressources ; les passions engourdies chez l'un , actives & brûlantes dans l'autre ; le jugement , l'esprit , la mémoire , toutes les facultés de l'entendement , incultes dans l'homme sauvage & solitaire : quelle activité , quelles dis-

P

férences dans l'homme en société ? La pitié , la bienfaisance , l'amitié , la tendresse , la gloire , mille vertus inconnues à l'homme isolé , ne rendent-elles point notre destinée plus flatteuse , nos jours plus beaux , nos nuits plus douces , nos plaisirs plus piquans , notre vie plus digne de nous & de la nature ?

Mais pour se faire illusion sur des vérités qui adouciroient ses chagrins , voici comment le misanthropisme raisonne & s'argumente. Les fils de Plutus se sont élevés sur nos tribunaux , donc l'ignorance & l'iniquité sont assises parmi les Juges. L'intrigue s'est glissée jusqu'au pied du Trône , donc le mérite est exclus du Palais des Rois. Des citoyens se sont élevés par le vice & le brigandage , donc le patriotisme est éteint dans l'ame des grands & du peuple. De petits talens ont par fois éclipsé le génie , donc il n'y a plus sous le ciel que des réputations usurpées. Des enfans ont fait le malheur & la honte de ceux qui leur avoient donné le jour ; donc il faut nous affranchir du joug de l'hymen & renoncer à la nature. On ne sauroit jouir tou-

jours des biens de la terre ; donc il faut renoncer aux plaisirs que nous offre le ciel sur la terre. La vieillesse ne peut plus aspirer au sourire de la beauté , donc l'homme doit fuir en tout tems l'amour & ses illusions , afin d'être exempt dans sa vieillesse de regrets puérils , de desirs impuissans , & de goûts dépravés. Telle est la logique de l'enthousiasme. O Docteur ! Docteur ! vous abusez de vos titres. Est-ce ainsi que l'on raisonne sur les bancs de Cambridge & d'Oxford ? Il est permis aux gens de votre métier de se jouer de la raison & d'extravaguer , on le fait , on s'y attend ; mais ce privilege devoit avoir ses limites.

Déclamez contre les esprits forts , on vous le permet , on vous approuve. Le soldat doit obéir à son chef , servir sa patrie , & voler au combat sans s'informer ni du nombre des ennemis , ni de leur courage , ni de leurs ressources , ni de la cause pour laquelle ils ont pris les armes.

Déclamez contre la soif de l'or , déployez contre elle votre belliqueuse élo-

quence : lâchez sur les vices qu'enfante l'intérêt , toutes les digues de votre zèle ; nous seconderons vos efforts , nous tâcherons de mériter avec vous les honneurs de la victoire & de l'apothéose. Mais laissez-nous dire que l'or fait germer les talens , anime l'industrie , vivifie nos campagnes , éloigne la misère , donne l'activité au commerce ; que l'or rapproche les nations , & maintient dans les sociétés le mouvement , l'émulation , l'harmonie. Que sans lui la bienfaisance resteroit engourdie , & ne pourroit obtenir les hommages de l'univers. Ce hameau que la foudre avoit frappé , fut rétabli par l'opulence. C'est l'or qui rendra la vie à ces campagnes que l'orage a désolé ; c'est lui qui comblera ces précipices , lui qui desséchera ces marais , lui qui brisera ces rochers , creusera ces canaux , peuplera ces déserts , rassemblera sur un point du Globe les productions & les merveilles des deux mondes , afin d'élever à la nature un temple digne de l'homme.

Vous convenez de ces faits ; & cependant vous vous élancez sur l'opu-

ſence comme un tigre en furie; vous allez juſqu'à vouloir couvrir de ridicules & d'opprobre la grandeur qui ajoute ſes vertus à l'éclat des richesses. De tout temps la Nobleſſe héréditaire fut en butte aux traits de la jalouſie & de la prévention. Cent fois nous avons accusé la patrie d'une aveugle prédilection pour elle. Nous autres citoyens obscurs, nous n'avons pas même le courage de pardonner à nos ſemblables une grandeur qui leur impoſe de plus rigoureux devoirs qu'à nous. L'enfant que le haſard ou la providence condamne à l'héroïſme, devient l'objet de notre haine. L'envie voudroit flétrir & dévorer les lauriers dont la patrie couronne ſon berceau; notre orgueil inſenſé frémit de ce que font en ſa faveur des institutions politiques, dictées par la reconnoiſſance, ſoutenues par la ſageſſe & approuvées par l'expérience de tant de ſiècles.

Ces grands innés, nous empêchent-ils de le devenir? nous empêchent ils d'être vertueux, de nous illustrer, de mériter les mêmes honneurs que leurs

peres , & de les transmettre à nos fils aux mêmes conditions ?

Le fils d'un demi-Dieu , quoiqu'on en dise , s'enorgueillit avec raison du sceptre ou de la pourpre qu'il a reçu de ses ancêtres. Ce préjugé , si c'en est un , aggrandit son ame , ennoblit ses desirs , le naturalise en quelque sorte avec la générosité , l'identifie avec l'honneur , avec la gloire , avec la sublimité des sentimens. Ces noms , ces titres , ce cortège , ces respects , tous les symboles de la grandeur , sont autant de ressorts qui conspirent à fortifier en lui l'heureux instinct de la nature. Aidé de ces secours , un homme ordinaire s'élèvera malgré lui-même au dessus de ses égaux. Représentons-nous un Bourbon dans la galerie de ses ancêtres , méditant sur ce qui frappe ses regards : je tressaille à la seule idée de l'enthousiasme qu'il doit éprouver. Si par quelque fatalité , le feu sacré de la vertu s'étoit éteint dans ses veines , le spectacle de tant d'hommes immortels l'y rallumeroit à l'instant , & la fièvre de la gloire régénérant tout son être , répare-

roit bientôt l'erreur de la nature.

Je le fais, la distance des rangs, la disproportion des fortunes, la distribution des honneurs, l'inégalité des conditions présentent à l'homme inattentif & prévenu, une scène bisarre & monstrueuse, où la force préside, où se joue le hasard, où triomphe l'injustice; mais ici, l'apparence n'est point la réalité. Le citoyen destiné à végéter au dernier étage de la société, en est-il plus malheureux? Demandez au tranquille agriculteur, s'il préfère son humble toit à l'hôtel d'un Duc & Pair? Le muletier dort souvent mieux sur la paille, que son maître sur la dépouille de l'Aigle-don; il soupe & digère aussi bien dans son taudis enfumé que sous un plafond peint par Vanloo. Le pauvre bucheron n'envie à l'opulence ni ses châteaux, ni ses équipages, ni ses meutes, ni ses femmes; il a sa pipe & son pain, c'est assez pour ses desirs; son bonheur moins étendu en est plus assuré.

En rapprochant les misères humaines, il est aisé sans doute d'en tirer des inductions désespérantes pour certaines

classes de citoyens (a). En formant un trophée des maux épars sur le cercle de nos jours, il est facile d'épouvanter nos foibles yeux, & de nous rendre ennemis de nous-mêmes & de nos semblables. Mais c'est à mon avis rendre à l'homme un funeste service, que de lui inspirer le dégoût ou la haine du monde. Fait pour vivre avec les hommes, incapable de se passer d'eux, si vous lui enlevez jusqu'à l'espoir & la confiance, que voulez-vous qu'il devienne? Cette double colonne une fois ébranlée, nous verrions bientôt la paix, la commisération, la bienfaisance, la justice, toutes les vertus sociales s'enfuir du monde,

(a) Pas un payfan, pas un homme qui ne préfère sa vie automate aux délices du paradis, & qui ne fît le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Or, s'il est mieux d'être que de n'être pas, c'en est assez pour justifier la providence, quand même il n'y auroit point d'autre vie. Ainsi s'exprime un célèbre Misantrope. son suffrage doit être ici d'un grand poids : il emporteroit la balance, si les contradictions lui étoient moins familières.

comme

comme on fuit un édifice embrasé.

En vain les gouvernemens viseroient-ils à l'entière destruction du mal. La perfection est impossible dans toute hypothèse. Quand Thémis descendroit des cieux & rendroit elle-même ses oracles sur nos tribunaux, pourroit-elle empêcher que l'homme frustré de ses prétentions ne criât à l'injustice? C'est une sorte de consolation qu'on doit tolérer en faveur de l'ignorance infortunée. Quand nos femmes seroient moins vaines, moins fausses, moins frivoles, &c. &c. &c. en serions-nous plus heureux? leur vanité nourrit l'industrie, leurs caprices aiguïssent nos goûts émoussés, leur loquacité, pour l'ordinaire, nous dépite & nous ennuie agréablement; leurs perfidies sont un contre-poison trop souvent nécessaire à nos cerveaux: elles nous préservent de l'esclavage dont notre orgueilleuse raison voudroit en vain nous garantir: leur inconstance fortifiant le desir général de plaire, maintient l'esprit d'aménité parmi

nous , & multiplie les heureux à l'infini (a).

Après avoir passé le monde en revue , insulté les grands , médit de tous les âges , calomnié tous les états , exagéré nos sottises , aggravé le poids de nos maux , outragé jusqu'à la vertu pour laquelle il croit combattre , que reste-t-il à faire au misanthropisme ? de tomber sur les animaux. *Young* se croit avili de ce qu'il a des besoins pareils à ceux des animaux. Il a honte de lui-même , parce qu'à l'instar des animaux , il a la force & l'industrie en partage. Il fait un crime à l'homme de placer au rang des perfections les qualités qui lui sont communes avec les animaux. Comme si l'homme n'étoit point un animal ! comme si des êtres méprisables pouvoient sortir des mains du Créateur ! comme si le Crocodile & l'Ane n'étoient pas enfans de Dieu , ainsi que Milord-Maire & l'Ar-

(a) Quel Jour on feroit sur les femmes ! Que j'ai mal choisi mes sujets ! . . . Je conçois une Nuit plus belle encore . . . O Nuit d'*Young* ! que seriez-vous près de cette Nuit-là !

chevêque de Cantorbéry ! Penfes-tu flatter le Créateur , en prodiguant les épi-
thetes les plus aviliffantes à des êtres
que tu ne connois point ? Ce lion qui t'of-
fenfe , ce chien qui te donne l'exemple
de la fidélité , as-tu raifon de te le com-
parer à deffein de déprifer fes perfec-
tions & les tiennes ? Tu veux humilier
l'homme & l'éloigner du phyfique de
l'amour , en difant que ce befoin , ce
devoir facré , le ravale à la condition
des brutes ! N'en peut-on pas dire autant
de la faim , de la vue , de l'ouïe , du tou-
cher , de l'odorat , & de toutes les qua-
lités qui conftituent l'efpece humaine ?
Marcher eft auffi un plaifir de bête ,
fommeiller eft un plaifir de marmotte ;
chanter , un plaifir de roffignol ; veiller
quand les autres dorment , eft un plaifir
de hibou , & l'amour de la folitude eft
un goût de chauve-fouris . Mais c'eft
trop raifonner fur le même fujet . Le
ton de contradicteur m'excede . Le jour
s'écoule , il eft temps de réparer nos
forces . *Young* eft Prêtre , je fuis fon
Confrere ; la table , en réuniffant nos
goûts , pourra réconcilier nos efprits . Son

Église ni la mienne n'anathématiserent
jamais Momus.

Allons dîner. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi des délices !
Qu'un Cuisinier est un mortel divin !
Eglé, Cloris, me versent de leurs mains
Un vin d'Aï dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élançée,
Comme un éclair fait jaillir le bouchon.
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais la mousse pétillante
De nos Français est l'image brillante.

Pour cette fois *Young* est raisonna-
ble en faveur du plaisir. Sa physiono-
mie sombre & terrible s'est enfin déri-
dée. Peu s'en faut qu'il ne convienne
avec Bernier, que la privation d'un plai-
sir innocent, ne soit un grand péché.
Pourquoi le génie qui découvre à la
terre de nouveaux plaisirs, n'auroit-il
pas droit à ses hommages ? L'homme
qui a introduit l'usage du tabac parmi
nos, jouissance si simple, si rarement
dangereuse & accessible à tous les hom-
mes, mériterait un Autel dans nos
cœurs, s'il n'en avoit d'assez brillans à
l'Hôtel des Fermes.

Il faut nous rendre en ce Palais magique,
Où les beaux Vers, la Danse & la Musique,
N'aimez

L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

N'aimez-vous point la Musique Française ? Allons au théâtre de Favart , il nous amusera infailliblement. Là , Terpsicore est moins belle , mais Euterpe y est plus touchante. Là , Thalie , simple bergere , intéresse sans efforts & sans prétentions. Les pénibles plaisirs n'y contristent jamais les spectateurs. Le Français n'y va que pour sourire. Aimez-vous mieux la scène de nos Shakespear ? Hâtons-nous : volons ; un drame nouveau nous y attend. Voyez-vous ce tumulte ? on s'y étouffera. Quel bruit ! quel cahos ! quel appareil pour entendre une fable puérile ! il faut des soldats pour nous contenir ! Mais j'entends la renommée qui s'avance au fracas de mille chars radieux. Le goût modeste arrive à pied , c'est dans sa main que la gloire a déposé le sceau de l'immortalité. La scène s'ouvre. Les Personnages s'avancent d'un pas timide & grave ; un silence majestueux annonce l'attention générale & dispose à l'é-

R

quité. Assis sur nos tribunaux comme des immortels , nous allons demander compte à nos maîtres de leurs actions , nous allons juger nos Juges. Ici la voix du Monarque n'est plus que la voix d'un homme ordinaire.

Déjà l'action s'engage , les complots se trament , les caractères étincellent , les intérêts luttent les uns contre les autres. Déjà la sagesse éperdue invoque la nature , lance vers le ciel des regards qui ne le peuvent ébranler. Des situations habilement menagées nous échauffent , aiguillonnent l'impatience & l'attention : le dénouement s'avance en paroissant reculer. Cependant , immobile , sans poulx & sans haleine , l'auteur attend à l'écart une issue qui fera son triomphe ou son désespoir.

Le choc des passions devient plus terrible , les coups qu'elles se portent vont retentir au fond des cœurs , tout s'émeut , tout frémit , tout s'embrase. Une voix formée de mille voix détonne brusquement. La terreur & la pitié par des explosions répétées , rendent enfin la vie à l'auteur & lui annoncent qu'en ce

moment le spectateur éprouve des tourmens délicieux.

Oui, c'est en ces momens où les mœurs brillent, où le Code de la morale est vivant (a), où la dépravation maudit le jour qui l'arracha des bras de l'honnêteté, où le plus intrépide scélérat s'abhorre & confond ses sanglots avec les pleurs de l'homme vertueux. Momens de crise & de délire ! où le public, dans l'involontaire oubli de lui-même, tantôt vole au secours de l'innocence opprimée, tantôt arrache le

(a) Le théâtre est peut-être la seule école où le sexe puisse acquérir des idées distinctes sur le moral de l'amour. C'est-là qu'une femme honnête & sensible apprend à embellir l'objet qu'elle adore, à exalter ses vertus, à développer ses talens, à l'enflammer pour la gloire, à le rendre aux vœux du public ce qu'il est aux siens. On ne sauroit sur-tout, refuser à nos théâtres la prééminence sur les institutions modernes, toutes les fois qu'il s'agira de développer les grands ressorts des passions, d'allumer les feux du Patriotisme, de faire sentir le prix de l'honneur, d'ébranler l'autel du préjugé, & de jeter au peuple les vérités nouvelles.

poignard des mains du fanatisme ; ici ,
couvre d'opprobre le fils ingrat , la mere
dénaturée , le vieillard seducteur ; là ,
applaudit aux amis fideles , au courtisan
généreux , arrache le masque au Tar-
tuffe , couronne de fleurs les époux ver-
tueux , & sourit à l'hymen de Nanine.
Prodiges de l'art dragmatique ! A sa
voix tout change , tout s'embellit. De
l'objet le plus difforme , du monstre
le plus détesté , des forfaits les plus
inouïs , jaillissent mille sources de plai-
sirs , sur-tout quand Dangeville , Clai-
ron , Luzzi , Dubois , &c. &c. ces char-
mantes excommuniées , donnent à leurs
personnages leur ton , leurs graces , leur
sensibilité , leur véhémence & leur fi-
nesse exquise. Par elles , la haine , la
cruauté , la vengeance deviennent pour
nous des affections agréables. Par elles ,
l'austere vérité s'adoucit , la Philoso-
phie s'humanise , le joug de nos devoirs
s'allége en se couvrant de fleurs. (a)

(a) Comment le Public honora-t-il d'un re-
gard le drame de ce moderne Aristophane , qui
osa traîner sur la scene comme un vil troupeau

Est-ce Minerve qui descend des cieux & qui, sous les traits enchanteurs, aborde l'inexpérience, l'arme de son bouclier, la conduit comme par la main dans le Dédale du monde ? Est-ce elle qui vient nous familiariser avec l'idée du malheur, & qui par les exemples qu'elle rassemble autour de nous, fortifie notre foiblesse, & l'accoutume à braver l'adversité & la tyrannie ?

Reine des mortels, illusion ! je te livre mon ame. Etablis sur la terre un éternel empire. Fais briller tes phantômes autour des sociétés, comme autant d'astres bienfaisans. Tes douces, tes innocentes chimères sont les plus solides de nos richesses. Sans toi l'univers offriroit des vuides affreux ; l'inertie, la lan-

des hommes a qui la postérité destine des couronnes ? Cette entreprise, si elle eût trouvé des complices, tendoit à nous replonger dans la barbarie. N'étoit-ce pas un attentat contre les nations liguées pour la destruction de l'ignorance ? Ainsi la grece vit autrefois le premier des mortels entre la raison & la vertu, essuyer en plein théâtre les outrages de l'envie, du Fanatisme & de la calomnie.

gueur , la disette , les cruels ennuis feroient nos affections dominantes. Mais pareils à d'heureux Somnambules , tes sujets innombrables se jouent impunément au bord des précipices , se balancent sans crainte sur les écueils d'une mer orageuse.

Je te rends grace , Etre des Etres ; d'avoir attaché mes jouissances à des ombres. Le bonheur ne sauroit plus m'échapper. Ces riens , qui m'enchantent , me démontrent ton intelligence infinie. Heureux que nous sommes ! Il ne faut que des hochets pour nous amuser. *Bezozzi* souffle dans un morceau de bois , & soudain , le plaisir , semblable au salpêtre enflammé , fuse dans les cœurs de six mille infortunés. Plus la cause est frivole , plus son inventeur est admirable ; plus il mérite la reconnoissance de l'homme foible & pauvre. Que deviendroient les nations , s'il leur falloit des amusemens plus recherchés ?

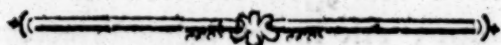
Une mélodie vive & brillante se fait entendre , Cloris s'émeut , c'est un éclair , c'est un trait que l'amour a décoché ; sa taille élégante & légère se prête avec

grace aux mouvemens de la cadence & de la volupté ; ses yeux , son teint , ses beaux bras , décelent le feu qu'elle attise ; déjà il transpire de tous ses pores (a), la mélodie s'anime avec elle. Alors oubliant les leçons meurtrières de l'indolence , Cloris se fatigue à l'excès , acquiert des forces en les perdant , rappelle la santé , retrouve l'appétit que l'art d'Esculape n'avoit pu lui rendre , & jouit encore des desirs dont elle enivre nos sens.

(a) La bonne grace qu'une jeune personne tâche de se donner dans les assemblées publiques , soit dans les villes , soit dans les campagnes , dans l'intention générale de plaire & de parvenir au mariage , est très-différente de la coquetterie , elle lui est même directement opposée. Je dis cela contre les *Reformateurs de profession* , qui interdisant des récréations honnêtes après qu'on a satisfait aux devoirs de la Religion , semblent vouloir faciliter les moyens de médire les uns des autres , de mal parler du gouvernement , & quelquefois même de se porter à d'autres excès. Ainsi s'exprimoit , il y a trente ans , l'Oratorien Terrasson. Il faut avouer que la morale publique marche bien gravement.

Enfin l'impuissance & le dégoût s'avancent sur la scène : on se tait , le plaisir fort. Ne pouvant le retenir , nous le suivons encore de l'œil : comme tout est bien ! Nature , je te remercie de ces deux fléaux : éclairé par l'expérience , ma raison les met au rang de tes bienfaits. Le dégoût & l'impuissance , placés par toi à côté du plaisir , préservent l'homme de la destruction. Sans ces deux surveillans , le monde n'eût pas longtemps joui de tes faveurs. Moi-même , hélas , je ne serois déjà plus !... ce seroit bien dommage !

CINQUIEME JOUR.



L'IMMORTALITÉ.

MALGRÉ ses soixante ans , Uranie a trouvé le secret de sacrifier à l'amour , à l'inçu de la nature : si ce n'est pas là être immortelle , je n'entends plus rien à l'immortalité. Chaque jour Uranie

nie se leve avant l'aurore , afin de travailler avec ses femmes au grand œuvre de la Résurrection. Le soleil est à peine au milieu de sa course , que les rides de son front commencent à disparoître : on continue le travail , & déjà son squelette a repris la fraîcheur & les contours de l'adolescence. Heureuse Uranie ! ce teint frais & vermeil vous assure la jeunesse & la beauté pour huit heures au moins. Le charmant Papillon ! ce soir il rentrera hideux dans son tombeau , & demain nous l'en verrons sortir encore plus jeune , plus fémillant & plus radieux.

Ainsi , Uranie prolonge nos jouissances en éternisant ses appas. Elle a tous les âges à la fois ; vénérable au sortir du lit , elle obtient de nous des hommages bien respectueux ; rajeunie l'après-diner , elle a déjà quelques droits à nos soupirs ; sur la brune , devenue plus piquante & plus céleste , Uranie a le bonheur de nous rendre insolens & foux , à mesure que le jour s'épaissit. Est-il un sort comparable à celui d'Uranie ? Ses nuits ont encore la sérénité des

beaux jours. Ils ne sont troublés que par la douce image de ses victoires remportées sur des rivales de quinze ans. Uranie a-t-elle tort ? Je n'oserois prononcer. Il faudroit être ce qu'elle est , il faudroit sentir ce qu'elle sent , & il ne m'appartient point de le desirer.

Au reste , si son cœur est usé , sa mémoire ne sauroit l'être entierement. Que savons-nous ? au défaut de sensations elle peut éprouver des réminiscences. Alors , prenant ses rêves pour des besoins , & nos respects pour des desirs , on pourroit se croire encore sensible & belle. Il faudroit bien céder encore une fois : les hommes sont si pressans , & si pressés ! Alors , devenue indomptable à force d'être vaincue , on ne se plairait plus qu'au milieu des combattans & dans le fort de la mêlée ; alors on voudroit mourir les armes à la main , ou conserver le sceptre de l'amour en dépit du tems & de la nature.

Il en faut convenir , les femmes ont fait de grands progrès dans l'art de l'immortalité. Il s'en faut bien que l'homme soit ici leur égal. Nous avons trouvé quel-

ques secrets pour nous régénérer : mais qu'elle est foible cette régénération ! il s'en faut bien que nous puissions suivre ces Athletes dans cette carrière agréable & pénible.

La nature y supplée , on le fait ; mais les moyens qu'elle met en œuvre pour nous rendre la vie , me semblent parfois un peu brusques. Quand l'homme s'est trémouffé quelques minutes sur les bords du néant , le tems se montre tout-à-coup , frappe sur l'argile organisée , le vase se brise , tombe en éclats ; la nature en recueille les débris , les rebrise encore , & les repétrit de nouveau ; car tout ce qui est créé est immortel , rien ne s'anéantit , rien ne s'égare dans le vaste océan des êtres. Quoique l'œil humain ne puisse suivre l'Aigle au delà des nues , il n'y existe pas moins : si l'atôme échappé de mon corps , se dérobe un instant à votre active pensée , bientôt le naturaliste nous le découvrira dans les veines de ce marbre. Ainsi , la bêche , le tombeau , les vers , la fosse humide & profonde , ne doivent plus nous attrister , ces instrumens sont les mains de la nature qui

s'empresse de réparer les ravages de la fièvre & de la guerre.

La mort découle du sein de la vie même, la vie jaillit du sein de la mort. Ces deux extrêmes du mouvement, circulent, s'entrechoquent, se confondent, s'organisent en mille manières. Ici la matière dort dans l'inertie, là elle offre une étincelle, là une flamme légère, plus loin une douce aurore, ailleurs un volcan désastreux : la sensibilité a des foyers de différens diamètres qui ramassent plus ou moins des rayons du grand astre, suivant leur courbe & leur transparence. Tour-à-tour victorieuses & terrassées, la mort & la vie se jouent à travers l'immensité, aux dépens comme au profit des élémens qui l'emplissent. Et les frêles humains sont peut-être les seuls des êtres sensibles qui osent contempler ces jeux étranges. Au moment même où l'homme sert de jouet à la mort, il observe, il recueille, il médite, & décrit les phénomènes dont il est la victime.

Que le monde est intéressant aux yeux de la Philosophie ! La multitude
des

des êtres qu'il recele , atteste la suite innombrable des révolutions qu'il a éprouvé , & présume celles qui doit éprouver dans sa marche à travers les siècles. Quel mouvement ! quel fracas sur la terre ! Des montagnes englouties , des îles nouvelles sortant des gouffres de l'abîme , les fleuves oubliant leur pesanteur & se promenant amoncelés dans le vague des airs ; l'Océan qui franchit les limites que lui avoit tracées le doigt de l'Eternel , & voyage autour du Globe avec la foudre & les tempêtes ; les climats que l'aplomb du Soleil brûloit jadis , à peine effleurés aujourd'hui de ses rayons obliques , & maintenant chargés de glaces éternelles comme les rochers qui leur servent de base ; les forêts , les poissons , les oiseaux , les hommes , tous les animaux pétrifiés ; nos carrières formées des cadavres des habitans de l'Inde ; leurs végétaux empreints sur la pierre minéralisée , qui couvre nos palais & nos temples ; la charrue retournant dans nos campagnes les êtres dont les analogues vivans sont cachés au fond

des mers ; l'homme couché au Nord sur les cadavres de l'Eléphant , & se promenant ici dans la demeure du Requin , du Narhwal & des Baleines ; la nourriture du monde actuel croissant sur les ruines de cent mondes usés ; ici , l'ordre des couches & l'harmonie des élémens annoncent un monde tout neuf ; là , le désordre , la confusion des élémens , les convulsions de la nature semblent présager ou la chute de l'univers , ou le débrouillement d'un second cahos.

Chaque portion de l'étendue solide est susceptible de toutes les modifications possibles. La matiere est de tous les genres , de toutes les classes , de toutes les especes. La destinée de l'or & du diamant , n'appartient point au regne minéral exclusivement : le regne minéral s'animalise , le regne animal se végétalise , celui-ci se minéralise à son tour. Voyez les quadrupedes dans nos voiries ; une moitié se volatilise & l'autre se terrifie ; l'une rentre dans nos poumons avec l'atmosphère , l'autre circule dans les végétaux que dévore no-

tre estomach. Ces animaux ainsi décomposés se filtrent dans nos chairs , circulent dans nos veines , & s'identifient avec nous. On ne sauroit douter que nos animaux domestiques ne deviennent des hommes dans l'intervalle de quelques années. Le cheval après avoir servi comme bête de somme dans nos armées , y revient bientôt après comme Général , ou , si vous l'aimez mieux , comme aide de cuisine , ou comme Chirurgien - Major. Plus Philosophe que nous , l'Anglais se réjouit en mourant de se voir à la broche métamorphosé en Ross-bif , afin de s'unir à ses amis & à ses concitoyens d'une manière plus intime.

La fumée qui sort de nos foyers , végétale en France , minérale en Angleterre , animale ailleurs , hâte la réorganisation générale. Le feu présent par-tout , actif au fond des mers , au centre de la terre ainsi qu'à sa surface , réduit en poudre & nos ossemens & nos chairs : l'orage fond sur nos têtes avec les Aquilons & les tonnerres , enleve en tourbillons la poussière animale.

La substance humaine atténuée , roule à grands flots sur la terre , se dépose par couches sur les rochers & sur les sables arides ; la substance humaine va par torrens uonrrir les habitans des fleuves & des mers ; bientôt les Saumons , les Morues , les Turbots , surpris dans les pieges de l'homme , lui rapporteront ce que l'air & l'eau nous avoient enlevé.

Avez-vous suivi la marche & les changemens rapides du bled en pain , du pain en chyle , du chyle en sang , du sang en chairs , en bile , en lymphe , en moële , en os , &c. ? L'année suivante tout cela n'est plus qu'une terre grossiere & fétide , mais qui n'attend que le signal de l'homme pour se relever en épïc. Nos montagnes Séléniteuses & Calcaires , ont peut-être été cent fois organisées & ont fait le tour du monde sous mille formes diverses , les unes armées de cornes ou d'antennes , d'autres armées d'aïles ou de nageoires , d'autres avec des pieds écailleux ou des doigts flexibles.

Le cercle que parcourt le Parisien n'est pas difficile à décrire : après avoir

danfé, chanté, perfifflé, lu la gazette, critiqué l'Encyclopédie, applaudi Nicolet, parodié Quinault, & mangé des huitres; une indigestion, un rhûme quelconque, l'oblige de déloger. Son nouveau gîte aux environs de la Capitale n'est pas de longue durée; sa substance, peu solide, se décompose à l'instant; les Jardiniers l'enlèvent pour en féconder leurs couches; ils y déposent quelques graines légumineuses; bientôt les habitans de S. Denis nous arrangent en trophées sur leurs ânes, nous rapportent dans la ville sous une forme végétale; bientôt les végétaux se ranimalisent & les Laitues reparoissent en Chenille au Palais-Royal, en Papillon à la Comédie, & en Chauves-souris au bal de l'Opéra.

Ainsi l'accouplement des especes, n'est point la seule voie dont se serve la nature pour la reproduction des animaux & des plantes. Les instrumens de la génération semés & actifs par-tout l'univers, manifestent par-tout leur fécondité. Nos mains, nos pieds, nos machoires, sont des organes de des-

truction & de reproduction. L'homme qui marche écrase des milliers d'êtres animés , & fait éclore mille autres germes. Nul mouvement sur la terre qui ne tende à donner la mort & la vie en même-tems. Les seuls estomachs des animaux font un laboratoire immense où la nature opere des combinaisons infinies , avec une incroyable célérité. La respiration des animaux des deux Hémispheres , quelle vibratilité ne doit-elle pas donner au fluide qu'ils pompent & qu'ils rejettent incessamment ?

Les Peuples moins policés que nous , se trouvant plus près de la nature , parcourent aussi leur cercle beaucoup plus rapidement. Quelques années suffisent pour leur entière métamorphose. Ils peuvent même la voir renouveler plusieurs fois dans le cours de leur vie monotone. Un vieillard parmi eux pourroit compter combien de fois il a mangé les animaux qui l'environnent , & par conséquent combien de fois il a vécu en eux & s'est remangé lui-même. La substance paternelle élaborée dans les viscères des enfans , rentre de même sur

la scene du monde , tantôt en aliment , tantôt en molécules organiques. Le pere devenu l'enfant de son fils , lui rend les devoirs , la vénération , l'obéissance qu'il en exigeoit avant sa Métempscose : encore quelques années , & il rentrera dans ses droits pour les reperdre de nouveau.

Ainsi l'homme à la fois Frugivore , Carnivore , Antropophage , &c. se trouve à la fin dépecé & vivant en plusieurs lieux en même-tems : sans mourir il passe de la vie à la mort , de la vieillesse à l'adolescence , du regne animal au végétal , se promene dans toutes les especes , éprouve toutes les modifications ; l'homme est successivement son grand pere , sa sœur , sa mere , son chien , son cheval , les raisins de sa vigne , les fleurs de son parterre , la table où il mange , & les mets qui la couvrent. On cherche comment nous pouvons aimer la destruction ; comment nos tables surchargées de mets sont pour nous un objet de volupté. Rien n'est plus naturel ni plus innocent. Ce n'est point la destruction

qui fait notre plaisir , mais le sentiment automate d'une prochaine Résurrection ; l'œil & l'odorat dévorent d'avance l'Alouette & l'Ortolan que les flammes décomposent ; nous savourons la mort avec délice ; mais quand l'estomach aiguillonné par les sens extérieurs semble tressaillir d'aise , c'est de la vie nouvelle qu'il va donner à ces animaux en se les assimilant. L'Huitre identifiée avec l'homme n'a-t-elle pas acquis une plus belle vie que la précédente ? Et la céleste béatitude ne sauroit être éternelle & immuable qu'à l'aide de la Métempicoïse.

Il n'y a donc qu'un être unique dans la nature : le Cedre n'est pas plus un arbre qu'un Comoran , celui-ci pas plus un Oiseau qu'un Poisson , qu'un Sapajou , qu'une branche de Corail : & l'Hyppopotame , l'Homme , la Marcafite , le Barbab & le Cristal d'Islande , ne sont que des modifications de la même substance , auxquelles on a donné des dénominations distinctives.

Mêmes phénomènes dans le monde moral ; les rangs , les états , les ordres
se

se rapprochent & se fondent les uns dans les autres. Sans le croissement des races , nous ne verrions plus ni bœufs de Suisse , ni brebis d'Espagne ; sans le croissement des races , la Grande-Bretagne seroit aussi stérile que l'Italie en chevaux , en limiers , en dogues illustres. Sans le croissement des races , l'espece humaine , chez les Peuples civilisés & sur-tout dans leurs Capitales , auroit entierement dégénéré , & seroit peut-être au dessous des races les plus brutes & les plus malheureuses. Mais un Duc , un Lord , un Visir , fait passer dans son lit la fille jeune , fraîche & robuste de son Jardinier. De cette entrevue résulte un petit amphibie , très-bien organisé & capable de vivre dans tous les élémens. La fortune s'empare de l'homme nouveau , le conduit par la main dans la Finance ou dans les Vivres ; bientôt la renommée fera retentir le monde du bruit de son nom. Déjà les traces de son origine sont effacées par les prestiges de l'opulence qui l'environne. Encore deux générations , & d'Hofier découvrira que

Pierrot, Secrétaire du Roi, est la branche d'un tronc illustre ; & MM. les Vicomtes & les Chevaliers, ses arrièrepetits-fils, démontreront enfin par des Chartres authentiques, que leurs ancêtres servirent de bouclier à Louis le Jeune dans la seconde Croisade.

Qu'on seroit heureux si l'on pouvoit jouir du spectacle des métamorphoses que la nature & la société font éprouver à certains hommes ! Tel qui est en ce moment un objet de mépris pour ceux qui l'environnent, deviendrait tout-à-coup l'objet de leur vénération. Tel brille aujourd'hui sur le Trône, qui végeait hier au dernier étage de la société. Qui fait si nous n'aurons point un jour la conscience de ces étranges révolutions ? Qui fait s'il n'y a pas de modifications qui nous attendent, où tous ces tableaux, & même ceux de l'avenir le plus éloigné, nous seront retracés, de même qu'après un profond sommeil, nos idées & nos sensations précédentes sont rendues à notre ame ? Peut-être le Nautile & l'Oursin s'amusent-ils dans leur coquille à ces rêveries. J'aime

à me persuader que les objets que je chers maintenant, apparôitront un jour à mon cœur à l'instar des visions du sommeil, ou comme l'esprit de confucius apparôit encore à mon esprit à l'aide de l'Ecriture. Peut-être y a-t-il aussi en quelques spheres de notre univers ou d'un autre, un élément destiné à transmettre le toucher : pourquoi la main n'auroit-elle pas sa lumiere ? Placé entre nous & les objets les plus éloignés, cet élément produiroit sur tout le corps, ce que les rayons solaires operent sur la rétine. On se deshabilleroit pour mieux observer, & pour saisir la vérité d'une maniere plus nette & plus intime. L'espace alors devenu pénétrable au toucher comme l'Atmosphere l'est à l'œil, à l'oreille, à l'odorat ; mille Amans, à mille lieues les uns des autres, pourroient jouir à la fois de l'objet aimé, sans se nuire, sans se voir, sans être apperçus, & sans tourmenter leur Idole. Avantage dont plus d'une Belle ne conviendrait point.

Depuis que nous avons observé les merveilles de la nature ; depuis que

l'homme lui-même s'est avisé d'opérer des prodiges ; rien ne doit lui paroître impossible. Si quelqu'un nous eût dit , au tems où nous végétions dans les forêts marécageuses de la Germanie , enfouis dans la même taniere, buvant, dormant pêle-mêle avec nos boucs, nos femmes, nos chevaux, nos enfans, nos esclaves ; si l'on nous eût dit : un jour viendra, où vous ferez le nombre de ces astres qui roulent sur vos têtes ; vous ferez plus, vous les peserez, vous les comparerez, vous calculerez la distance qui est entre eux & vous. Vous décomposerez la lumiere, vous enchaînez l'air, vous le ferez travailler à vos besoins ; aussi dociles que vos esclaves, ces vents vous serviront mieux qu'eux ; ils apporteront à vos pieds les trésors & les merveilles des deux mondes. Ce n'est pas tout : vous déroberez le feu du ciel, on vous verra armés de la foudre comme des Dieux, voler du Nord au Midi ; par elle, vous fracasserez ces rochers plus aisément que je ne romps cette flèche : vous fondrez le sable, & soudain l'Univers sera doublé pour vous. O prodige !
l'homme

l'homme fond le fable; & au gré d'un atôme, l'espace se resserre & s'étend, fuit & s'approche, devient mobile comme les fluides qu'il enferme. L'homme fond le fable, & le voile de la nature est déchiré! & les deux extrêmes de la création, l'infiniment grand & l'infiniment petit, s'entrouvrent devant l'œil étonné.

Quelle distance entre un homme & un homme! Se peut-il que l'éducation nous change & nous élève à ce point! Séduits par la configuration extérieure, nous rapprochons des êtres prodigieusement disparates! Avant que de les classer, si nous consultations les seules qualites individuelles, combien d'animaux à phisionomies humaines feroient exclus du rang qu'ils occupent! combien d'animaux à deux pieds sans plumes, à la perfection desquels il ne manque plus que de longues oreilles, & une mâchoire allongée en museau! Dans l'intervalle de leur durée fugitive, combien de fois nos ont ils monté & descendu l'échelle de la nature sans atteindre une seule fois à la hauteur de l'homme! Qui

doute qu'un Berger de Champagne, quoique forcier, ne soit plus près de son chien dans la serie des êtres, que de Dalember, de l'Archevêque de To... ou du Duc de Niv... qui ne sont que des hommes?

Voilà l'abus des méthodes & des systêmes. En voulant classer les êtres pour les distinguer, on est parvenu à tout confondre; & la nature, loin d'offrir un équilibre & des proportions, n'a plus que des écarts & des monstruosités pour le spectateur qui l'étudie armé de ces dangereux instrumens.

La grande chaîne des êtres, lancée dans l'espace par le génie d'Homere, soutenue & aggrandie par les Poètes, les Orateurs & les Philosophes de toutes les Nations, mériterait bien le sort des tourbillons & des qualités occultes. Si tout étoit gradué, nuancé, lié par d'insensibles chaînons, les especes seroient immuables & éternelles : Mais on ne doute plus que certaines races d'animaux ne soient éteintes. Aristote & Plin ont décrit des êtres que nous n'avons point retrouvés. Où est l'animal qui habitoit la

corne d'Hammon? Quoiqu'en dise Adanson (a), le Chevalier Van-Linæ a fait éclore des plantes qui ne sont d'aucune espèce naturelle. L'Ecole Vétérinaire de Paris, nous fait entrevoir les mêmes phénomènes dans le regne animal: mais les productions chymiques feroient

(a) Dans un mémoire lu en 1769, dans la dernière Assemblée publique de l'Académie des Sciences, M. Adanson a prétendu démontrer que les expériences de M. Linnæus sont illusoires & ne sauroient rien prouver en faveur de l'opinion des espèces nouvelles. Malgré mon respect pour le savoir & la Philosophie du célèbre Botaniste Français, malgré l'ascendant de ses observations sur mon esprit; les expériences qu'il dit avoir réitérées depuis sept ans, ne m'ont pas semblé suffisantes pour détruire entièrement celles que son Adversaire répète depuis vingt-cinq. Au reste, le mémoire de M. Adanson n'est rien moins qu'inutile; il a produit deux effets sur moi & sur une partie de l'Assemblée; des doutes sur une découverte que l'on croyoit incontestable; & une certitude sur les sentimens de cet Académicien à l'égard d'un rival, dont le premier tort est d'avoir trop de célébrité & peut-être aussi d'avoir raison.

seules suffisantes pour renverser l'antique édifice de l'imagination (a). Les causes finales elles-mêmes, ne sont rien moins que démontrées. Si les aîles eussent été faites pour voler, les Grues,

(a) Prenons, si vous voulez, les métaux pour exemple. Essayons de classer ces substances que nous connoissons si supérieurement. Est-ce à la couleur que vous vous en rapporterez ? Alors le cuivre fera la nuance entre l'or & les métaux lunaires. Voilà donc l'argent reculé d'un degré. Consulterez-vous la pesanteur ? la serie deviendra plus difforme, car le plomb suivra l'or immédiatement. L'Elasticité vous offrira les mêmes bisarreries ; l'or perdra sa place ; le cuivre & l'argent, plus sonore & plus élastique que lui, se vont trouver à la tête des métaux. Même embarras dans leurs autres propriétés. Que seroit-ce, si laissant les détails, on vouloit s'attacher à l'ensemble ? à quelle balance, à quels poids auroit-on recours pour apprécier & comparer des qualités si diverses, si compliquées, si singulièrement départies ? Que seroit-ce quand on viendrait à l'analyse ? Si la chymie vouloit classer les Etres, il faudroit quelle commençât par transporter les Cruci-fer dans le regne animal, & les fourmies au milieu des végétaux.

les Flamans , toutes nos Volailles , feroient des demi-monstres. Si les yeux eussent été faits pour voir , la nature auroit-elle donné des milliers d'yeux à des atômes , tandis que les colosses sont bornés à deux ? Si les cornes étoient donnée pour la défense de l'animal , pourquoi la moitié des moutons & des chevres n'ont-elles point de cornes ? L'homme n'étoit-il pas aussi digne que le Rhinocéros , d'avoir au moins une pauvre corne ? Si les pieds étoient donnés pour marcher , une infinité d'insectes resteroient-ils immobiles précisément parce qu'ils ont des pieds ? Si la bouche eût été faite pour manger , Lise auroit-elle la bouche si petite ? & sa sœur aînée pourquoi l'auroit-elle si large ? Pourquoi la Becasse auroit-elle le bec si long , la Grive si faible & si court , le Moineau si fort & si obtus ? Le bec du Toucan seroit une monstruosité parfaite. Comparez la queue du Porc à celle du Rat , celle du Renard à celle du Cerf ; celui-ci n'a-t-il pas aussi besoin d'un chasse-mouches que le Cheval ? Pourquoi , je vous le demande , pourquoi tant de membres inu-

tiles ? & tant d'autres qui pourroient ne l'être pas , mais dont on n'ose ou dont on ne sauroit faire usage ? Enfin , la langue elle-même , si elle eût été faite pour parler & la raison pour raisonner , m'en servirois-je ici pour établir ces insolens paradoxes ?

Au reste , soit que les causes finales aient la réalité & l'étendue qu'il nous a plu de leur supposer ; soit que la nature ait créé tous les possibles , ou qu'elle ait laissé des vuides entre les especes ; soit que la Terre (a) reste à jamais immuable , ou que , chassée de

(a) Pour peu qu'on ait de notions astronomiques , il est aisé de reconnoître que la terre est dans les Cieux comme Jupiter & sirius , & que nos deux Hémispheres sont une petite portion du firmament. Hommes , vous êtes tous des Etres célestes : fussiez-vous à cent milliers de lieues du point de l'espace que vous occupez maintenant , vous ne seriez pas plus au Ciel que vous y êtes ici. Chaque système Planétaire a son ciel & ses cieux : nous sommes l'un ou l'autre à l'égard de certaines sphares qui le sont de même par rapport à nous.

son orbite , par la rencontre d'une Comete , elle aille se perdre dans le Soleil ou servir de Lune à Saturne : quelles que soient les révolutions du tems , & les jeux du hasard , nous aurons un gîte dans l'immensité , rien ne fauroit nous en déloger. On ne sort pas de l'Univers , comme de l'hôtel du Contrôleur Général.

A l'égard du rôle que nous jouons sur ce théâtre , cela doit peu nous inquiéter ; tout est admirable , tout est grand & sublime dans la nature. Que les élémens qui me constituent , soient rapprochés en sphere , roulés en spiralle , ou divisés en molécules organiques ; qu'ils tourbillonnent sur eux-mêmes ou dans le cercle du Zodiaque , peu m'importe ; pourvu que j'existe indestructiblement. Je suis immortel , je le vois , je le sens , je le démontre ; cela me suffit. Le systême des vers , celui des œufs , celui des germes , celui des moules & des animaux spermatiques , ne sont que des disputes de mots. Anatomisez tous les êtres ; ils se ressemblent tous , mêmes fluides , mê-

mes solides , mêmes viscères : le cœur de l'homme ressemble à celui de la grenouille , au volume près ; le cervelet & la moëlle allongée , sont les mêmes chez l'homme & chez les autres animaux : le sang du vainqueur de Porus étoit le même que celui de Bucéphale : le tissu cellulaire de ma tête est le même que celui de mes pieds , de mon diaphragme & de mes intestins. Analysez les substances dont résulte l'organisation ; toutes donnent les mêmes produits. L'alkali des végétaux se volatilise en passant par nos filieres : faites repasser l'animal dans une plante , les sels reprennent leur fixité (a).

(a) L'Art décompose & régénere certaines substances presque aussi habilement que la nature. La chymie vitriolise l'acide marin , elle opere la transmutation des sels comme la nature même. Tout le monde se rapelle l'ingénieuse invention d'un philosophe de Berlin , pour faire du salpêtre avec des substances qui ne sont point nitreuses. L'acide de l'atmosphère ne prend-t-il point toutes les modifications , suivant les bases qu'il rencontre ?

Les

Les êtres formés par intus-susception, & par juxta-position, ne different donc point essentiellement. La matiere aggrégée par le centre ou par la circonférence est toujours la matiere. Les masses, les contracts, les formes, les tissus, peuvent offrir des variétés, mais sans nulles différences essentielles.

Le débrouillement du cahos, n'est vraisemblablement qu'une des crySTALLISATIONS de la matiere : elle passera, peut-être même a-t-elle déjà passé par une infinité d'autres, qui ont replongé les especes dans le néant pour leur en substituer de nouvelles. Oseroit-on assurer que l'Ane ne secouera pas un jour ses sabots, pour bâtir des villes, pour élever des pyramides & jeter en bronze ses héros & ses tyrans ? Si quelque jour les deux sexes se trouvoient rassemblés dans des étables ! On m'a assuré que les Lions, autrefois réunis en société, coupoient leurs ongles, avoient des Opéra-comique, des Redingottes à l'Anglaise & des Toupets à la Grecque. Dans plusieurs contrées du Cap & du Sénégal, des Voyageurs ont vu les

Y

Sagoings & les Orang-Outang réunis en Démocratie, tenant des Dietes, formant des complots, se faisant la guerre, se trahissant, & enlevant les jeunes Négresses presque aussi adroitement que les hommes les mieux civilisés. Je ne voudrois point jurer, que l'axe du Pôle, devenu diamètre de l'Equateur, ne changât entièrement l'organisation du globe. Il faudroit avoir calculé tous les nœuds des planettes, pour me démontrer l'impossibilité d'une révolution déjà commencée. Il faudroit avoir des idées claires sur la formation des animaux, sur la nature & la reproduction des germes, pour me prouver l'impossibilité des nouvelles especes...

Eh bien, charmante Life, seriez-vous fâchée de vous voir quelque jour métamorphosée en Rossignol ou en Fauvette? Après avoir enchanté nos yeux, vous continueriez d'enchanter nos oreilles. Dès-lors, plus de surveillans, plus de sermons, plus d'esclavage: vous pourriez soupirer en liberté, jouir sans remord & voltiger tout à votre

aïse. Le fort d'une jolie Fleur (a) ne vaut-il point celui d'une petite vieille maussade, querelleuse & dévote ? Au reste, vous ne devez plus redouter ni la vieillesse ni la laideur. Life triomphera du tems, comme elle triomphe aujourd'hui de nos pièges & de ses desirs.

Life craindra-t-elle encore l'ombre des morts, maintenant que je les ai multipliés à l'infini ? Les spectres, les esprits, les phantômes errans par toute la terre, nous environnent, nous poursuivent au milieu de nos amis comme au sein de la retraite, au sein de la lumière comme au milieu des ténèbres. Nous respirons les phantômes des vivans & des morts ; nous buvons la substance humaine quintessenciée ; les mânes de nos peres, de nos amis, de

(a) Je ne serois pas fâché, me disoit un Epicurien, de pouvoir un jour respirer ma Maîtresse. Le Fleuriste qui voit sortir un bouquet du parterre qu'il a si bien arrosé, doit éprouver un doux souvenir : c'est une partie du prix de ses travaux.

nos voisins , voltigent dans les airs avec les météores & les nuages , ils retombent en brouillards sur nos têtes. Nous dormons sur la dépouille des morts ; nous habitons dans des Charniers ; car les murs de nos maisons ne sont qu'un vaste amas d'ossements qui ont d'autres ossements pour base. L'argile luisante de nos appartemens , devrait aussi nous faire frémir : car les argiles & les glaises sont des chairs pétrifiées. Ces glaces où se mire la vanité , ces autres qui donnent la transparence à nos cabinets , sont-elles autre chose que du sable ? & qu'est-ce que le sable ? au fond je l'ignore : mais cette définition est trop savante pour le commun des hommes : qu'est-ce que le sable ? une crySTALLISATION d'eau primitive & de terre primitive ; or , que sont nos corps ? des composés de terre & d'eau , d'air & de feu : ces glaces ne sont donc que des débris de nous-mêmes. Tout ce qui nous environne , devrait donc nous glacer d'effroi.

Oui , il y a plus de morts que de vivans autour de nous. C'est la peau
d'un

d'un mort qui préserve nos pieds de blessures : la dépouille du Lievre & du Castor défend nos têtes des fluxions : celle des Ours & des Martes dérobe nos mains à l'aiguillon des frimats. Nos rues sont éclairées durant les nuits avec la substance inflammable des morts : ce sont des morts décomposés qui les infectent & les embarrassent ; le pied n'ose y marcher ; on diroit qu'il souffre en pressant cette fange animale : les intestins du Mouton , roulés en cordes sonores & tendues sur la Lyre , devroit vous pénétrer d'horreur & de pitié : l'aspect d'une Bibliothèque me fait trembler : là , gissent les ames des morts , enveloppées dans la peau des morts , & trop souvent encore ensevelies dans la poussière des vivans & des morts. Examinez le lit de repos où se fatigue Aspasia ; l'étoffe éclatante qui le couvre est tirée du ventre des Chenilles ; elle fut teinte dans le sang d'une autre espèce d'insecte , & la dépouille des morts donne à ce lit voluptueux , la mollesse & l'élasticité.

Aspasia aime son lit , ses gans , son

manchon , sa pelisse , & Aspasia a peur des morts ! & le moindre bruit , dont elle ignore la cause , la fait frissonner ! Inconcevables bisarreries de l'esprit humain ! Pourquoi ne tombez-vous pas évanouies à l'aspect de vos Cuisiniers : ce sont-là les Ministres de la mort ; ils vous la donneront tôt ou tard. Comment l'ombre plaintive de ces milliers d'animaux assassinés par vos ordres , suspendus autour de vos demeures , & dont la plupart ont votre estomach pour sépulture , comment leurs ombres plaintives ne vous ont-elles jamais déchiré les entrailles & rempli d'épouvante ?

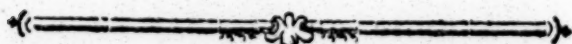
Ah ! cessons de nous tourmenter ; suspendons pour jamais nos allarmes : rien ne meurt , rien ne mourra : je vous l'ai démontré. Mourir , c'est cesser d'être (a) , mais rien ne fauroit perdre son existence. Les fleuves retournent vers leur source , les saisons reviennent sur leurs pas , les feuilles tombent pour

(a) J'entends votre objection. Elle est éclaircie dans le Discours sur la Mort. Voyez la page 5 & suiv.

reparoître plus verdoyantes , les roses se fanent pour renaître plus fraîches , les astres ne se couchent qu'à nos faibles yeux ; chaque poulie , chaque cable de la machine infinie monte & descend en même tems. Pourquoi la vieille ne reviendrait-elle point sur ses pas ?

O Mort ! je t'entrevois ; approche ; fais la victime ; elle se rit de tes coups : frappe ; demain je braverai ta puissance. Que dis-je , au moment que tu m'attaches ici , je triomphe ailleurs. Je vis dans mes enfans & dans le cœur de mes amis.

SIXIEME JOUR.



LES ESPRITS.

LE grand, le sublime, le merveilleux, sont réservés au génie : ce n'est point aux écrivains vulgaires , « à décorer de pierreries le pectoral de » l'Eternel , à enchasser les Étoiles

» comme des rubis au pied du Trône
» flottant du grand Juge , à lui mettre
» au doigt (a) une bague formée d'une
» constellation de dix mille diamans ,
» à mettre des balais aux mains de ses
» Anges pour leur faire amasser la poussière
» des Soleils , & à toiser la porte
» de l'Éternité qui est dix mille fois
» large comme trois fois l'espace qui
» est entre l'Indus & le pôle glacé ».

Après avoir chargé la terre de calomnies & de malédictions , *Young* a repris son vol ; le génie l'a conduit par-delà l'orbe des Comètes & la voie Lactée , & lui a fait parcourir les régions de la céleste Jérusalem ; *Young* a vu la gloire des Séraphins & des Archanges , a tracé le plan de leurs Palais , défini jusqu'aux moindres décorations ; *Young* a passé en revue tous les habitans des Cieux , & nous a donné un détail exact de leur coutume , de leurs modes , de leurs occupations , de leurs voluptés : le cruel a tout dit & n'a rien laissé à mon pinceau ; réduit à me traî-

(a) De la main droite.

ner sur la terre , il ne me reste plus que les esprits terrestres. Mais quel usage puis-je faire d'un bien qu'il a dédaigné ?

Hommes , jusqu'ici ma plume a respecté vos plaisirs : je vais essayer de vous en ravir un ; celui d'être dupes. Heureux si je pouvois concourir à defiler vos yeux sur les périls attachés à une erreur qui , depuis l'origine du Monde , regne du Japon au Mexique , & des montagnes de Norvège a celles du Chilli.

Rien de ce qui se passe sur la terre , ne doit être indifférent à ceux qui l'habitent. Les erreurs & les sottises humaines , peuvent devenir des instrumens favorables aux progrès de la sagesse & de la vérité. Le bonheur enté sur une tige étrangere , donnera des fruits auxquels on ne s'attendoit point. Sans la tyrannie de l'inquisition , sans les fureurs des Croisades , sans les rêves de l'Astrologie , & les excès d'une infinité d'autres visionnaires , dont la Philosophie a su tirer avantage en faveur des sociétés , peut-être croirions-

nous encore aux pluies de sang & de soufre , ainsi qu'aux nuées de crapauds : à l'exemple de nos peres , on nous auroit vu tremblans , consternés , glacés d'effroi à l'apparition de la dernière Comete & de l'Eclipse annulaire. Les combats judiciaires , les épreuves de l'eau & du feu , seroient toujours les ministres de la Justice , & les arbitres de la vérité parmi nous.

Depuis plusieurs mois , la crédulité populaire s'extasie au milieu de Paris devant des phénomènes dignes d'exercer encore la sagacité des Physiciens , & d'intéresser l'attention des sages qui gouvernent.

La solution du problème des Vampires , des Prophètes , des Magiciens , des Revenans , des Esprits , des Sorciers , paroît encore équivoque à la multitude. La Philosophie a beaucoup fait , sans doute , pour dissiper les nuages qui déroboient la vérité aux yeux vulgaires ; mais c'est moins à des faits tirés du fond de la chose qu'elle a eu recours , qu'à des considérations générales & beaucoup plus métaphysiques

qu'historiques. Dans l'impuissance de rien vérifier par ses yeux, d'une infinité de prodiges consignés dans les archives des nations, la Philosophie a considéré tous ces faits en masse ; & après les avoir comparés aux loix de la nature, elle a prononcé contre le témoignage authentique des Nations. La superstition populaire s'est révoltée. Elle a confié au fanatisme le soin de venger l'Univers accusé d'ignorance & d'imposture ; le fanatisme a pris la plume espérant combattre la raison par le raisonnement ; mais peu fait à manier des armes si étrangères à sa nature ; loin d'anéantir ou d'atterrer ses ennemis, le fanatisme a augmenté leur courage & multiplié leurs triomphes. On a insisté sur cette matiere ; & à l'aide des plaisanteries, du sarcasme, & d'une éloquence quelquefois mâle & souvent véhémence, on étoit enfin parvenu, non pas à convaincre, mais à imposer silence à la populace. La crainte du mépris & du ridicule, balançant dans les ames l'amour du merveilleux, retenoit le public dans une sorte de

décence qui ressembloit assez à la raison. Tout étoit calme parmi nous, depuis l'histoire arrivée à S. Maur. Un rien a fait échapper le contrepoids. Le peuple est redevenu peuple malgré les efforts de la Philosophie, & peut-être malgré lui-même. La terreur a repris ses anciens droits, je dirois presque ses droits naturels sur des cervaux ardents que l'ignorance domine; & l'on voit au milieu du dix-huitième siècle, dans la Ville du monde la plus éclairée, des scènes dignes des Visigots nos bons ancêtres. J'ai vu des hommes respectables quitter leur travail pour devenir spectateurs de ces scènes extravagantes; entraîné moi-même par le torrent,

J'ai voulu voir : j'ai vu.

Peut-être est-il avantageux que ces événemens se renouvellent par intervalle; ils servent de boussole au jugement, & confirment le sage dans ses opinions. L'anecdote, dont je rendrai compte ailleurs, fera un nouveau fil pour parcourir avec plus d'assurance le labyrinthe de l'Histoire Universelle.

D'après

D'après ce qui s'est passé sous nos yeux, nous ferons plus à portée de tirer des conséquences analogiques sur une infinité de semblables récits, déposés dans nos annales, attestés par les Ecrivains les plus graves, sur la foi des témoins oculaires non moins respectables qu'eux.

Pour se faire une idée de la voix publique & de la crédulité populaire, il falloit suivre la renommée dans ces momens où l'effervescence étoit générale. Vous eussiez vu autant de faussetés que d'historiens ; autant d'erreurs qu'il y avoit d'oreilles pour les adopter. Chacun narroit son anecdote ; chacun l'ornoit de ses commentaires. On les alloit porter ailleurs, où elles étoient revues, corrigées & embellies ou défigurées davantage. L * * a été tour-à-tour Financier, Orfèvre, Notaire, Horloger, Procureur. On a fait habiter à son Lutin tous les étages de la maison dont il n'occupe que les rez-déchauffée. Bientôt l'esprit s'est répandu dans toute la rue Croix des petits Champs. Ce théâtre n'a pas suffi à la renommée,

On se disoit d'abord , l'esprit loge dans le quartier du Palais Royal ; ensuite , retranchant le modicatif , la renommée publioit que l'esprit habitoit le Palais Royal même. Comme L* * & Louvre sont peut différens , elle eut bientôt changé L* * en Louvre , & l'on disoit l'esprit du Louvre est lâché dans les Galeries du Louvre. J'ai vu des gens qui cherchoient l'esprit dans la Cour des Princes. Ce qui m'amusoit davantage , c'étoit le ton d'assurance & de conviction qui animoit chaque historien. Je suis persuadé que le dix-neuf vingtième de Paris sont dans l'incertitude & dans l'erreur , à l'égard du plus grand nombre des faits qu'ils ont racontés. Néanmoins ils affirment : leur certitude , je le fais , n'est pas encore à son comble ; mais elle y parviendra. Laissez faire au tems : l'erreur prendra enfin la consistance de la vérité , & dans six mois , lorsque les circonstances minutieuses seront effacées , nul se fera un scrupule d'en attester la vérité. Que fera-ce dans dix ou vingt ans ?

Combien de faits déposés dans les Annales du monde , ont la même arene pour fondement ! L'édifice de l'histoire aujourd'hui si vaste , si majestueux , si révééré , à quoi seroit-il réduit , si la Philosophie en osoit démolir ce que l'erreur a fondé ! Quand je rapproche ce qui est arrivé de semblable aux hommes de tous les tems & de tous les lieux ; quand je compare tant de visions absurdes , citées par de si graves personnages , commentées par des esprits si savans , embellies par des imaginations si fécondes , adoptées & défendues par des hommes si fameux & dignes de notre confiance ; je ne puis que m'écrier , &c. &c. . . & tout ce qu'il vous plaira . . . L'avoueraï-je , ce n'est pas sans efforts que ma raison se roidit contre tant de suffrages. Je me sens en quelque sorte humilié en accusant d'erreur ou d'imposture la moitié du genre humain ; & mon ame , tourmentée par l'évidence , ne se détermine qu'à regret à donner à l'univers un démenti si outrageant. Mais le Septicisme , qui fut la Philosophie de tous

les Sages de l'antiquité , n'en doit pas moins être à bien des égards la Philosophie des Modernes. Toutefois , gardez-vous de me soupçonner d'incrédulité. Le Pyrronisme ne fut jamais ma folie. Je crois à mon existence ; je crois même à la vôtre : comment ne croirois-je pas aux Démons , ainsi qu'à la plupart des guérisons merveilleuses opérées par des imaginations exaltées.

Oui, je crois qu'un cerveau embrasé peut exercer sur la machine entière un empire prodigieux, que la volonté dans sa véhémence peut faire rentrer le sentiment dans un corps paralysé , & que des membres morts , peuvent enfin recouvrer leur force & leur liberté primitive. Je crois , à plus forte raison , que l'ame peut voir ce qui n'est point ; qu'une Amante peut revoir l'ombre de celui que la Mort lui a ravi ; qu'une mere peut encore ferrer entre ses bras son fils unique qui n'est plus que poussière. Ce Brutus , dont parle Plutarque & Valere-Maxime , ne vit-il pas à l'entrée de sa Tente , une figure monstrueuse qui lui annonça la perte de la bataille prête à
se

se donner entre son parti & celui d'Antoine ? Sans donner le démenti aux Historiens , on peut rendre raison de ce Phénomène tout naturellement , & l'Epicurien Cassius me paroît avoir expliqué cette vision du meurtrier de César , d'une manière satisfaisante. Lorsque j'entendis éclater la corde d'une Basse chez L** , il n'est pas impossible que parmi ceux qui en furent effrayés , il ne s'en trouvât qui entendirent les soupirs d'un mourant ou les hurlemens d'un damné.
(a) Les cerveaux étoient montés sur le

(a) Je défie au scholastique le plus subtil d'expliquer autrement une infinité de miracles rapportés en faveur de toutes les religions , de toutes les hérésies & de toutes les sectes. Il me suffira de citer en exemple un fait aussi avéré que ceux-mêmes qui le sont le plus. ,, En 1627 , un
,, Missionnaire , du perrier , après avoir ébranlé
,, par son éloquence plusieurs habitans de la
,, Vallée de saint Martin , les engagea , pour
,, effacer tous leurs scrupules , à assister à son
,, sermon. Tous s'y rendirent. L'Apôtre , en finissant son discours , dit à ses auditeurs : si ce
,, que je vous ai prêché n'est point la vérité , je
,, veux que tout à l'heure le diable m'emporte ;

ton du terrible. Le moindre atôme suffisoit pour faire raisonner ces étranges instrumens. Et quand la populace alloit semant par-tout qu'elle venoit d'entendre la voix d'un Diable ou d'un Damné, il pouvoit se faire qu'elle dît vrai. Plus on est aveugle & plus l'on voit. Plus on est incapable de juger, & plus on éprouve de sécurité dans ses jugemens.

„ il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que
„ tout à l'instant il changea de couleur & devint
„ noir comme une cheminée, trembla, frisson-
„ na, & fut sécoué d'une maniere étrange. Ce
„ que voyant les Auditeurs, ils furent remplis
„ de frayeur, & tellement étourdis, qu'il n'y
„ eut qu'un nommé siméon de Brigue, qui
„ eût le courage de s'approcher pour secourir le
„ pauvre Capucin. Il ne l'eut pas plutôt abor-
„ dé, que voilà le Moine en l'air, avec une
„ vitesse, que tout ce qu'il put faire, fut de
„ l'attraper par les pieds, & de le tirer par le
„ bas. Il disputa environ un quart d'heure avec
„ le diable à qui l'auroit, & pendant que les
„ autres s'amusoient à faire force signes de
„ croix; enfin le diable lâcha le pauvre Capu-
„ cin. *Hist. Gen. des Eglises Vandoises*, liv. 1,
c. 27.

C'est toujours en raison de l'ignorance & de la bêtise des témoins que s'accroît le merveilleux ; & l'on pourroit juger de la densité des ténèbres qui environnent les peuples , par le nombre & l'absurdité des prodiges consignés dans leurs archives. Parmi les personnages de notre pièce , on peut regarder la Servante de L** comme la plus foible des têtes. Aussi est-elle la plus exposée aux terreurs nocturnes : elle voit plus elle seule que tous les autres ensemble ; c'est elle qui fait les narrations , elle qui sert de guide aux curieux , elle qui donne le signal & le mouvement ; (a) les visions les plus

(a) Quand Marefc l'eut examiné, la fa-
meuse Marthe Brosfier ; voici comme il rendit
compte à la Cour de la commission dont elle
l'avoit chargé : *plura ficta* , à *Natura quædam* ,
à *demone nulla*. M. de saint André , qui a écrit
en sage sur cette matiere , dit : je n'y ai jamais
vu que foiblesse , imposture , artifice , blasphê-
me. Il nous est ordinaire , continue-t-il de voir
des filles & des femmes malades de cette mala-
die , qui consiste à voir des esprits. On en gué-
rit quelques-unes par la saignée du pied & par

merveilleuses lui sont réservées , tous ses sens déposent en faveur de la puissance surnaturelle. Elle a vu le Lutin dans toutes les attitudes ; elle prétend même en avoir été fustigée : ce que je n'oserois garantir , n'ayant rien vérifié là.

Quand ce sot Peuple que je méprise & que j'aime , dit qu'il a vu un mort sortant du tombeau , il faut donc le croire vrai , tout en rejetant ce qu'il atteste ; & quand il se laisse maltraiter plutôt que de changer de langage , il n'en est que plus respectable à mes yeux. Je plains & j'admire en lui la probité qui déteste le parjure & s'expose à tout souffrir plutôt que trahir sa conscience. L'entêtement, l'esprit de parti, l'orgueil

le bain. Il y en a d'autres à qui tous les remèdes sont inutiles , dont l'imagination est si vivement frappée , que si on ne veille continuellement sur elles , elles se détruiraient. Et encore le font-elles souvent , quelques précautions qu'on puisse prendre pour les en empêcher. Galien , Possidonius , Hyppocrate , tous les Médecins philosophes sont de l'opinion de Marescol & de saint André.

auxquels on a recours pour expliquer ces phénomènes , ne m'ont jamais laissé sans inquiétude ; il est rare de voir l'obstination s'élever à l'héroïsme ; il est plus difficile encore d'être héros par duplicité. Les Martyrs de l'erreur me semblent plus concevables sous ce point de vue , & si l'ignorance pouvoit se défendre , il me semble qu'elle nous diroit : quand mon ame voit le Soleil , j'affirme que le Soleil est sur l'horison ; quand mes oreilles retentissent du nom des Philosophes , mon ame croit à l'existence des Encyclopédistes. Pourquoi voulez-vous m'empêcher de juger & d'agir de même , lorsqu'on me dit avoir vu , ou quand j'ai moi-même apperçu une grande femme noire près du Charnier des Innocens ? Nous ne sommes pas Académiciens pour croire aux effets sans causes , & pour savoir que l'œil voit souvent ce qui n'existe point.

J'apperçois une faute essentielle dans les gouvernemens. Tous ont négligé d'éloigner du peuple les causes de ces fléaux : plusieurs mêmes ont concouru à les multiplier. L'importance qu'ils ont donnée

à des sottises en ont fait des objets importants ; & l'appareil imposant des supplices imaginés contre des imbécilles ou des Energumènes , ont enfin enraciné ces erreurs dans la société.

Peut-être seroit-il de l'intérêt de l'humanité d'exclure de nos Théâtres le merveilleux des songes , des pronostiques , & des phantômes. Personne n'ignore l'empire de l'habitude sur l'entendement. A force de voir & d'admirer des choses illusoires , on se familiarise avec elles , on en vient à leur donner une réalité dangereuse : de toutes les passions humaines , la peur est peut-être la seule qui n'exigeroit point de culture ; & c'est précisément celle qui est la mieux cultivée parmi nous. La peur est la plus avilissante des passions , la plus épidémique de toutes nos maladies. Quand la peste entre dans une ville , la peur marche à sa suite. Ces deux monstres prennent chacun leur quartier , & y exercent à l'envi leurs ravages. Consultez les hommes destinés à lutter contre eux , les plus éclairés vous diront , que la terreur enleve seule la plus grande par-

tie de ces malheureux, & que les maladies imaginaires sont les plus universelles & les plus meurtrières des maladies.

Peres de familles, la sollicitude & la tendresse sont donc assoupies dans vos cœurs, lorsque vous permettez à vos enfans des entretiens & des lectures qui vont développer en eux ces germes empoisonnés. Des ames novices s'enivrent sans défiance. Le merveilleux a sur elles un prodigieux ascendant. Rien ne peut assouvir leur avidité à cet égard. Souvent vous portez plus loin l'imprudence : une cruelle foiblesse vous rend les Ministres de la terreur & du mensonge. On vous voit chaque jour raconter, en présence de vos enfans, des Fables dangereuses ; c'est peu de peindre ce qui vous est arrivé, vous vous étendez sur les visions de vos amis, sur celles de vos voisins ; vous remontez jusqu'aux rêves de vos bisaïeuls, que vous avez grand soin de charger à l'excès, afin qu'ils enflamment plus fortement des imaginations trop combulistres. Quelques jours après, nous vous voyons désespérés,

versant des larmes sur le sort de ces enfans , dont les uns devenus stupides , d'autres attaqués de manies , ou de convulsions périodiques , font présager le plus déplorable avenir & pour eux & pour vous-mêmes.

Pascal , dont le jugement vigoureux , dont l'esprit vif & profond , annonçoient une ame d'une trempe inattaquable , ne fut point à l'abri des coups de la terreur ; Pascal voyoit sans cesse un précipice entr'ouvert sous ses pas : le malheureux étoit si peu maître de lui-même à cet égard , qu'enfermé seul dans son cabinet , il étoit obligé de former un cercle de chaises autour de son fauteuil , pour se préserver , disoit il , de tomber dans les feux allumés près de lui. Ce fameux Hobbes , qui avoit adopté l'opinion qui suppose l'ame la plus forte & la plus intrépide ; l'Athée Hobbes n'osoit rester seul dans une chambre écartée , tant il avoit peur que le Diable l'emportât. Il est visible que ces maladies étoient dans leur principe , l'ouvrage des Nourrices , des Bonnes , & des Parens eux-mêmes. Il est rare qu'après

qu'après s'être entretenu des Revenans pendant une soirée , on n'en soit puni bientôt après , par des rêves sinistres & par des terreurs involontaires.

L'honneur de la vérité , l'intérêt de la raison , le repos des familles , le bien général exigeroient donc qu'on éloignât de la société tout ce qui peut exciter les cerveaux aux visions. Ceux qui ont voulu jouer le genre humain , ont trouvé de grandes ressources dans cette matière. On diroit qu'à chaque espece de phénomène dont on ignore la cause , est attachée une espece de superstition. A chaque événement extraordinaire , l'homme foible & borné , a eu recours aux influences infernales. Qu'un fripon s'avise de faire des contorsions & des grimaces , dit S. André , qu'il ait assez d'effronterie pour insinuer que son état n'est pas naturel , aussitôt il sera mis au rang des possédés , tout le monde voudra le voir ; & si , lorsque cette nouvelle commence à faire impression sur les esprits , un homme sensé entreprend de faire voir la fourberie , il sera traité comme s'il ne croyoit pas en Dieu. Le

peuple croiroit faire un crime s'il n'ajoutoit pas foi à tout ce que disent ces especes de gens , & s'il n'attribuoit pas au Démon * tout ce qu'il leur voit

(*) Deux jeunes Religieux pleins de zele , ayant amené à l'Evêque d'Angers une jeune Dame instruite de Démonologie , il leur demanda à quel signe on reconnoissoit qu'elle étoit farcie de Diables. A quoi on lui répondit que c'étoit lorsqu'on lui touchoit la peau de quelque Croix où il y avoit du bois de la vraie Croix : l'autre preuve se voyoit à ses tressauts & mugissemens , qu'elle rendoit lorsqu'on lui lisoit quelque Texte de l'Evangile. L'Evêque avoit dans son cou une de ces Croix. Le Conducteur de la Démoniaque qui voyoit cette Croix au cou de l'Evêque , troussa la galante qui étoit couchée à terre jusqu'au dessus du jarret , & fit signe au prélat qu'il la touchât de la Croix subitement. Mais ce mauvais homme arracha bien la Croix de son cou , & avec l'autre main il tira bien subitement une clef de sa poche. La belle Dame ne sentit pas plutôt la froideur de la clef à sa cuisse , qu'elle effraya les assistans de ses gambades. Il fallut pour la seconde épreuve lire l'Evangile devant elle. L'Evêque tira de sa poche *Petronius Arbiter* qu'il

faire ou leur entendre dire d'extraordinaire. (a)

La Police ne sauroit être trop attentive sur tout ce qui tend à troubler à cet égard la tranquillité publique. On s'assemble autour d'un Energumene , on l'écoute avidement : l'intérêt qu'on prend à sa folie l'anime davantage. On porte dans sa famille les étincelles qu'il a répandues. Son histoire en rappelle un autre qui est suivie de mille autres plus extravagantes : cependant les têtes fermentent , les imaginations s'électrifient , la peur tourmente ses victimes. Des maladies surviennent ; loin de les guérir on les aggrave , parce qu'on ne les attribue point à leurs véritables causes.

portoit au lieu de Breviaire , & commença à lire , *Matrona quædam Ephefi* , & la Dame d'écumer & de faire Miracle ; & quand ce fut à ces mots , *placito ut etiam pugnabis amori* , lors elle tomba évanouie. L'Evêque ne pouvant plus douter de l'imposture , l'a dit à qui l'a voulu entendre. *Confession de Sancy* , Chap. 6.

(a) Lettre Part. pag. 254.

Telle est la suite ordinaire de ces imprudences.

Il faut espérer que la sagesse des gouvernemens s'occupera de plus en plus à rendre ces scènes plus rares. Assez D'autres fléaux inévitables affligent l'humanité, sans ceux dont on peut aisément la garantir. Sans la vigilance de la Police, en cette rencontre, tout Paris seroit maintenant infecté des spectres, & cruellement tourmenté par des riens. Je ne doute point que la plupart des malheureux, aujourd'hui l'objet de nos plaisanteries, n'aient été & ne soient encore dans une situation désagréable. (a) Mille autre personnes ont partagé leur sort en voulant s'en amuser, & depuis quatre mois que l'on se repaît de l'Esprit de L * * à Paris, si l'on eût consulté les Médecins, on sauroit qu'une multitude d'enfans & de personnes du sexe, dont les fibres sont plus vibrati-

(a) On se rappelle encore avec pitié ce qu'ont souffert du même fléau les peuples de Hongrie, de Silésie, &c. &c. dans ces derniers temps.

es que les nôtres, ont été les victimes de cet indomptable amour du merveilleux.

Les particuliers, de leur côté, devraient s'interdire jusqu'à la curiosité de se faire dire leur bonne aventure. Je ne vois rien d'aussi puérile que de demander à un jeu de carte des nouvelles du passé & de l'avenir. Comment des personnes raisonnables d'ailleurs, peuvent-elles chercher leur destinée dans d'aussi vaines combinaisons, & voir sur son Valet de Pique une catastrophe pour elles-mêmes ou pour leurs amies ? Un voisin que je ne puis soupçonner de convention, ni de crédulité, m'écrivit dernièrement qu'il traitoit une femme atteinte de vapeurs spasmodiques. Dans ces momens de crises, me disoit-il, la femme prédit l'avenir. Oui, lui répondis-je, votre Marquise prédit comme ceux qui gagnent habituellement aux jeux de hasard.

Parmi la multitude de Pythonisses dont la société fourmille, il n'est point surprenant d'en rencontrer quelques-unes de véridiques. Si toutes étoient

menteuſes , ce ſeroit alors qu'il faudroit crier au prodige ? On n'a jamais l'attention de rasſembler les Oracles innombrables que l'événement a démenti , afin de les oppoſer à un petit nombre d'heureux hafards. Quand l'Auteur des Vampires rapporte l'anecdote du phanôme de Brutus , dont la prédiction ſ'accomplit , ne devoit-il pas rapporter à ſa ſuite les prophéties non moins authentiques que l'événement n'a point couronnées ? Ce Buphtague , Officier d'Antiochus , qui annonça d'une maniere ſi effroyable la deſtruction de l'Empire Romain par des armées Aſiatiques ; ce Gabinus dont la tête , quoique détachée du tronc , promit ſi ſolemnellement à Pompée la victoire ſur ſon rival ; & même Oſanam , qui ayant dit , par complaiſance , la bonne aventure à un Electeur de Baviere , cessa de croire aux diſeurs de bonne aventure , précifément parce que ſa prédiction , faite au hafard , avoit réuſſi : une infinité d'autres de même eſpece feroient , ſans doute , évanouir le merveilleux des événemens qui nous entretiennent dans

La terreur, la superstition, & la perplexité. (a)

L'histoire du merveilleux étoit, sans contredit, un des Livres le plus essen-

(a) point de Nation qui n'ait eu & qui n'ait encore ses sorciers, ses Gnomes, ses Diables & surtout ses Exorcistes. Les Bonzas chassent, non seulement les Démons, dit le p. Chavagnas, (9me. *Recueil de Lett. Edif.*) mais ils défendent aux Démons d'inquiéter ceux qui leur donnent des offrandes. Les prêtresses de l'Isle de Formose, jouissent du même privilege. Les Moines de Barbarie, suivant le p. Tachard, lorsqu'ils veulent renvoyer le Diable en Enfer, forment des cercles où ils écrivent des caractères magiques, font des empreintes sur la main ou au visage des malheureux qui en sont vexés, puis le renferment dans un lieu rempli de mauvaises odeurs. . . . Les sensiens, especes de Moines Chinois, pour conjurer le Diable, peignent des figures affreuses sur du papier jaune, les colent autour des maisons dont les Diables se sont emparés; alors, les Exorcistes armés de leurs ornemens sacrés, entrent, faisant un bruit horrible, demandant à l'Esprit comment il se nomme, comment & pourquoi il est entré dans la demeure d'un honnête homme, &c. la scene finit toujours par des offrandes. Voyez les Ambassades Holland. au Japon.

tiel aux sociétés ; mais ce n'étoit point au siecle des Racine & des la Fontaine , qu'il appartenoit de commencer un tel Ouvrage : c'étoit encore moins à un Moine que convenoit l'honneur de le continuer. Eût-on jamais soupçonné, que le desir d'arracher la superstition du sein de l'humanité , germeroit un jour dans le cerveau d'un Cénobite ? Pour extirper de la terre une opinion de sept mille ans , il falloit d'autres armes que celles du P. Calmet , il falloit une tête autrement organisée que celle d'un Bénédictin, espece d'homme plus exercé à entasser qu'à construire , & plus fait pour ramper , que pour planer ou servir de guide. A la contenance équivoque de ce Religieux , à sa marche tremblante & déconcertée , on voit un malheureux Empirique , qui a besoin tout le premier des secours qu'il veut administrer à ses malades ; & quand ce compilateur n'auroit fait que l'histoire de Lorraine , il eût mérité d'être banni pour jamais de l'ordre des historiens respectables.

Ce n'est qu'après une étude appro-

fondie de la nature, qu'on doit espérer de porter enfin la lumière dans ce cahos d'erreurs & d'impertinences, dont le peuple est à la fois l'esclave & l'ami, le créateur & la dupe. Aujourd'hui, que toutes les branches de la Physique sont cultivées, à peine est-il permis d'essayer si la raison & la vérité peuvent avoir quelque influence sur le commun des hommes. La lumière est vive ; elle jaillit par torrens ; mais les yeux sont gazés, les cerveaux infirmes, les âmes opiniâtres, intimidées, perplexes, & accoutumées dès l'enfance à l'horreur des ténèbres.

Occupé depuis long-tems d'études relatives à cet objet, mais découragé par la multiplicité des obstacles, j'ai différentes fois repris & quitté cet Ouvrage : sans ce dernier événement, peut-être l'aurois-je abandonné pour jamais ; heureux d'attendre en silence que des Ecrivains plus éclairés, plus hardis & plus laborieux que moi, se chargeassent d'une entreprise où il est aussi dangereux de réussir que d'échouer.

Les secours qui m'entourent, les

encouragemens de mes amis , sans me rassurer sur mon insuffisance , m'ont néanmoins déterminé à poursuivre un travail déjà avancé , & à hazarder un premier essai sur l'histoire du merveilleux. La Chymie, la Médecine, la Météorologie, la Mécanique, sont des moyens plus que suffisans pour faire évanouir les plus étonnans phénomènes ; la seule électricité, par les prodiges qu'elle opere, devroit dessiller nos yeux sur la réalité de tout ce qu'on nomme *Surnaturel* ; & l'histoire des prodiges anciens & modernes , n'a rien qui doive étonner autant que nos expériences électriques. Le Physicien d'Edimbourg , renversant du bout du doigt deux mille spectateurs , & écrasé lui-même sous la foudre qu'il fait descendre à son gré , m'étonne bien autrement qu'Apollone, Porphyre, Ifidore, & les Magiciens de Pharaon.

La physique , l'Histoire Naturelle ont ouvert à l'admiration des hommes une carrière immense , non moins féconde en miracles naturels, qu'en vérités utiles : ces connoissances plus répandues &

mieux développées , suffiroient désormais pour nous dispenser d'être absurdes & superstitieux ; ils rempliroient agréablement le vuide de nos jours , dont l'ennui , le jeu , & des illusions dangereuses , n'ont que trop bien su profiter.

Dans cette matiere encore plus qu'ailleurs , il me semble qu'un Historien doit viser à l'utile autant qu'au vrai. Quand même il rencontreroit dans sa marche des faits réellement prodigieux , le bien de la chose , l'intérêt de l'humanité exigeroient qu'il en dérobat la connoissance au peuple , ou qu'au moins il exposât ces objets sous une coutume si ridicule , que le plaisant fît disparoître le terrible.

On entrevoit combien cette matiere est intéressante : les faits qu'elle embrasse peuvent fournir des tableaux dans tous les genres. A chaque pas le comique le plus piquant s'y rencontre à côté du plus sombre tragique. Ici c'est un Groupe digne de Michel Ange , là une galerie faite pour Calot. Le Physicien , le Critique , le Moraliste figu-

reront tour-à-tour sur un théâtre qui fixeroit les regards par la seule variété des décorations. Ce que les cerveaux les plus poétiques ont imaginé de gigantesque ; ce que la raison a conçu de plus bisarre & de plus inconcevable ; tout ce que les peuples ont fait & cru de plus singulier , voilà la matière de cette histoire ; ce doit être en quelque sorte une place publique où la crédulité , où la terreur , où la superstition , où la fourberie seront exposées à la risée universelle , dans les attitudes les plus piquantes pour le spectateur , les plus humiliantes pour les personnages , & les plus capables de désespérer leur partisans & de garantir les ames novices de leurs pernicieuses séductions.

Près de la Mere du jeune homme de S. Maur , laquelle trois fois par semaine & durant vingt-deux ans , eut le bonheur de voir face à face la première personne de la Trinité , en chair , en os , avec sa tête chauve & sa barbe , on verra cette jolie Servienne deux fois succée par un Lutin , & si heureusement

reusement délivrée par les Gendarmes de Charles VI. Le sage Pytagore, apparoîtra sur la scene , avertissant gravement les Nations de se défier du nombre 9 & de son multiple. Non loin du Métempsycofiste paroîtra un autre animal raisonnable , mais plus intrépide & moins superstitieux que le Disciple de Thalès ; Gassendi , sous une cheminée , attendant l'heure du Sabat , s'appêtant à partir sous les auspices d'un berger de Champagne ; & à la recommandation du Champenois , la Philosophie admise à l'honneur de baiser le Cocix du Diable. Ailleurs , on admirera les Vestales Romaines , violant les loix de la nature pour démontrer à des fots qu'elles étoient pucelles , & l'on conviendra qu'en ces tems le Créateur se prêtoit plus complaisamment qu'aujourd'hui aux desirs des Vierges & aux bisarreries des hommes. Il paroîtra singulier de voir la divinité s'occupant à démontrer , par des moyens surnaturels , un fait dont on pouvoit s'assurer si naturellement : car enfin s'il y a des vérités sur la terre que l'homme puisse

toucher au doigt & à l'œil , celle-ci devoit , ce semble , être du nombre.

En découvrant ainsi la nudité de nos Peres , nous parviendrons peut-être à couvrir la nôtre. Les sottises humaines , étalées à la face de l'Univers , nous apprendront la sagesse , comme les Ilotes yvres , enseignoient la sobriété à la jeunesse de Lacédémone. Le plaisir malin de médire des fautes de nos prédécesseurs épargnera , au moins à nos Neveux , la honte & les périls de donner dans les mêmes travers. Mais la nécessité de nous instruire , ne nous empêchera point d'exercer la justice : à la suite de cette vertu , la compassion viendra fréquemment nous attendrir sur le sort de tant de millions d'hommes , victimes des facultés mêmes qu'ils avoient reçues pour être heureux & respectables. C'est ainsi que nous tâcherons de concilier les devoirs sacrés de la reconnaissance & de la piété filiale , avec le devoir non moins sacré de nous amuser & de devenir raisonnables.

F I N.

